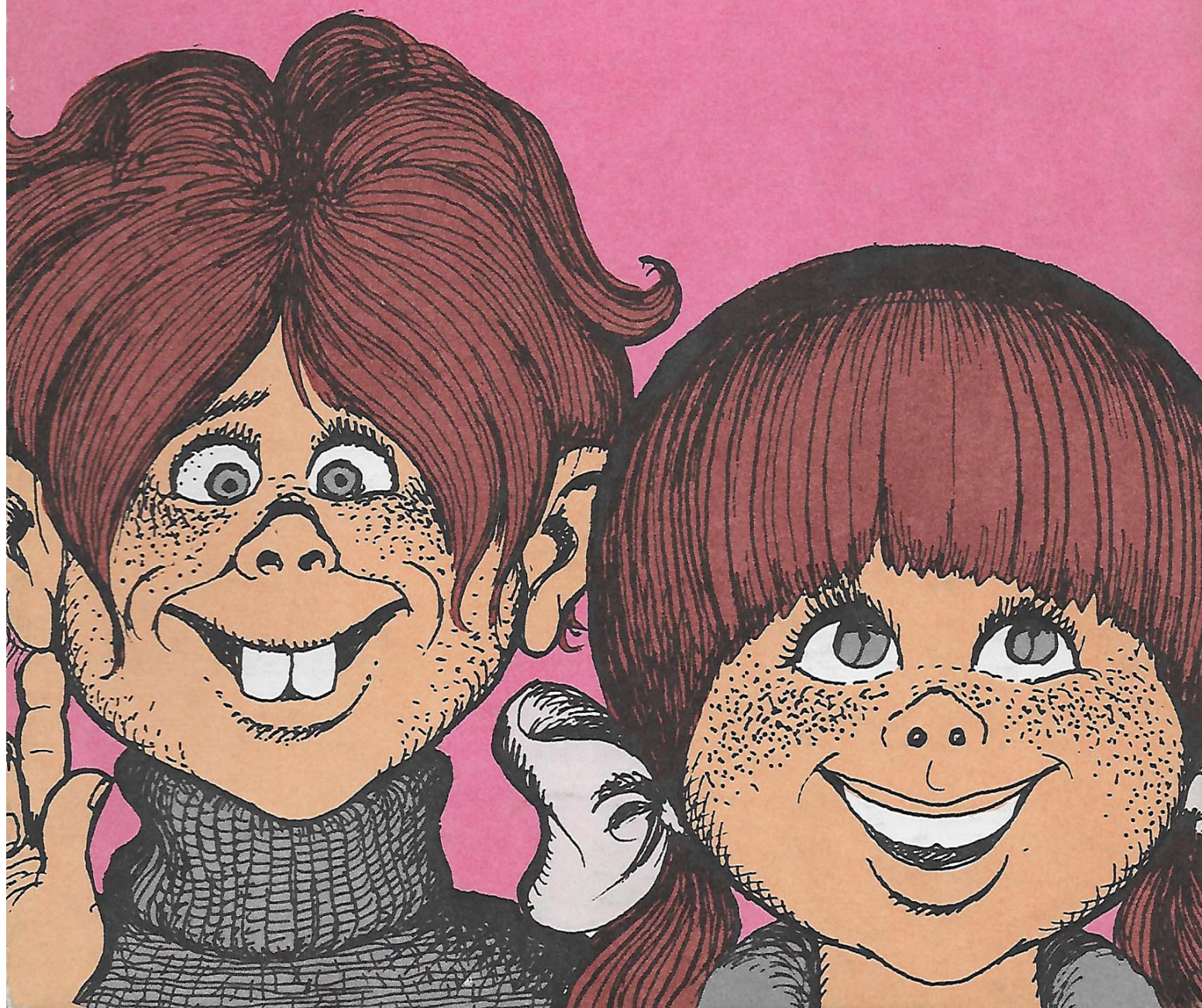


Journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

mensuel

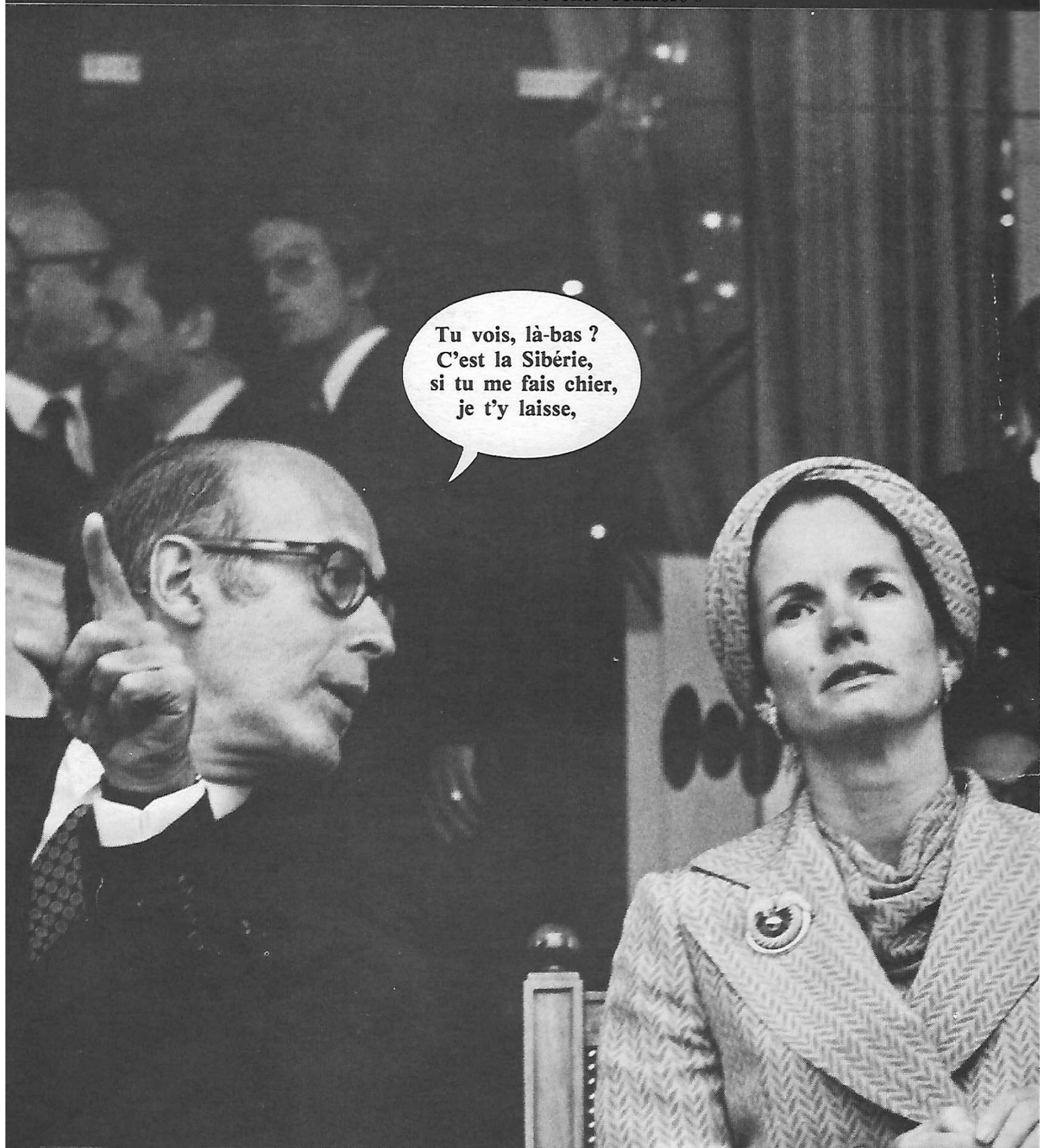
Janvier 76 - n° 84
7 francs
Canada 1 dollar 10
Portugal 40 escudos

charlie

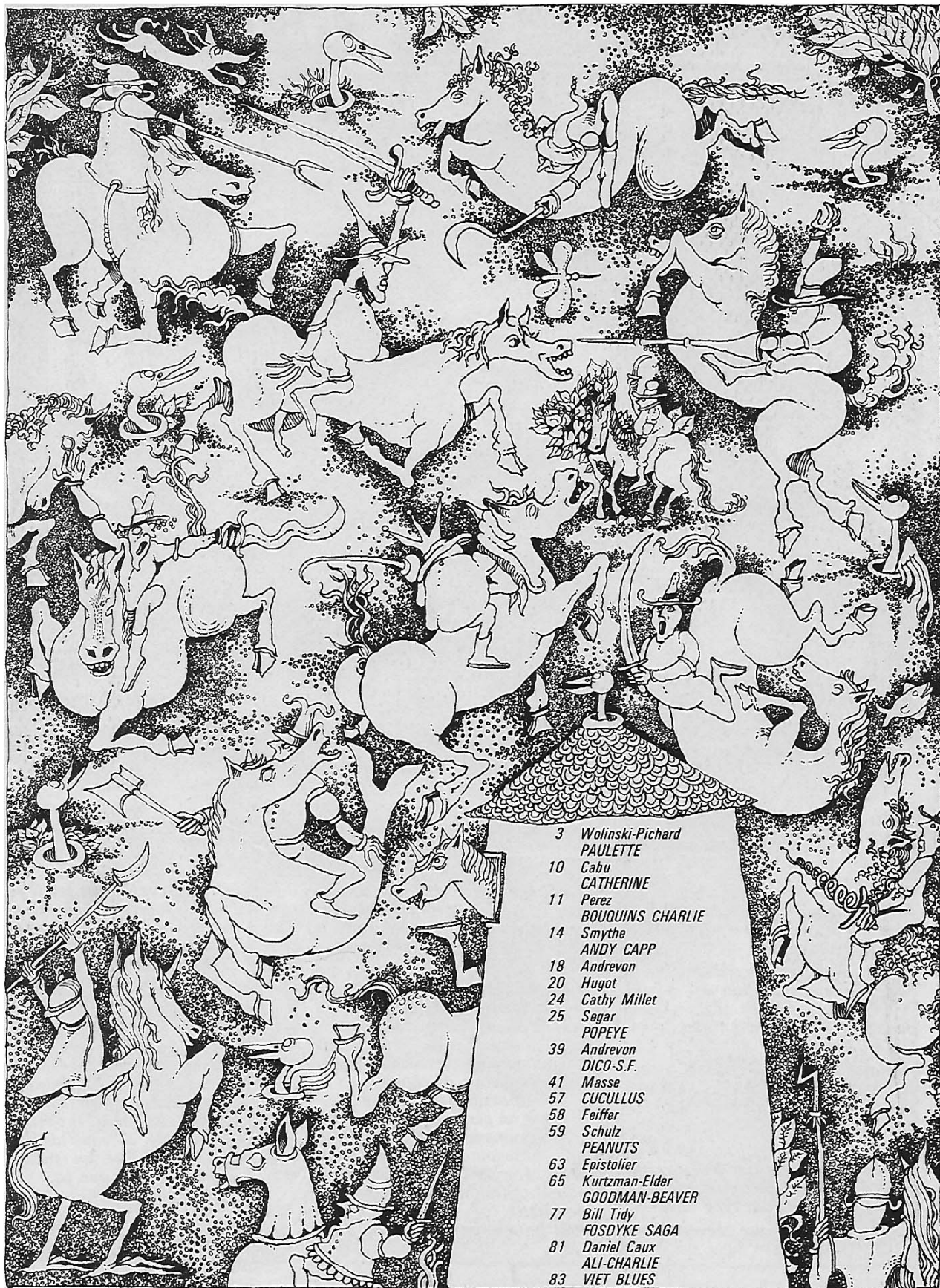


CHARLIE MENSUEL publiera chaque mois la meilleure photo parue dans la presse française et internationale. Le choix de cette photo sera fait par la rédaction de **CHARLIE MENSUEL**. Pour la 3^e fois consécutive, notre jury a désigné comme gagnant cet extraordinaire document paru dans **CHARLIE HEBDO** n°257 du 16 octobre 1975, en vente partout, 3,50 F.

Félicitations à notre cher confrère !



MOSCOU : SECONDE LUNE DE MIEL POUR LES D'ESTAING,



- 3 Wolinski-Pichard
PAULETTE
- 10 Cabu
CATHERINE
- 11 Perez
BOUQUINS CHARLIE
- 14 Smythe
ANDY CAPP
- 18 Andrevon
- 20 Hugot
- 24 Cathy Millet
- 25 Segar
POPEYE
- 39 Andrevon
DICO-S.F.
- 41 Masse
- 57 CUCULLUS
- 58 Feiffer
- 59 Schulz
PEANUTS
- 63 Epistolier
- 65 Kurtzman-Elder
GOODMAN-BEAVER
- 77 Bill Tidy
FOSDYKE SAGA
- 81 Daniel Caux
ALI-CHARLIE
- 83 VIET BLUES



Norman Rockwell

– Paulette découvre que, mourir, ça peut être rentable pour ceux qui sont bons vivants. Paulette n'arrête pas de découvrir des trucs.

– Pérez découvre Norman Rockwell, le dessinateur américain qui dessine si bien qu'on croirait que c'est une photo prise par un photographe génial.

– Masse découvre la couleur. Masse est étonnant. Si j'avais découvert Masse, je serais presque aussi fier que Cavanna de m'avoir découvert.

– Viet Blues – un nouvel épisode du privé Alack Sinner qui découvre que c'est difficile de faire un métier moche quand on est un type bien.

– Hugot – De beaux cheveux noirs

bouclés, des yeux verts, une bouche rieuse, la voix de Georges Guétary. Quand Hugot découvrira-t-il qu'il n'a pas besoin de dessiner pour gagner sa vie ?

– Kurtzman et Elder dans une sorte de bande dessinée qui fait reculer les limites de ce que l'on croyait possible dans le domaine de la bande dessinée. Goodman Beaver découvre qu'il se passe beaucoup de choses sous la mer. Il est possible que certains dessins soient un peu bouffés aux mites, car les documents fournis par Monsieur Kurtzman sont merdiques. « Hello, Harvey ! It's your friend Wolinski, speaking. Remember the andouillette of the Maxim's ? » C'était un message personnel.

– Popeye – Je crève de rage car je ne sais pas si je pourrai le conserver dans Charlie, Grrr ! A bas les marchands de B.D. au kilog ! A bas les revues de BD gnian gnian pour la jeunesse !

– Le Roi des Cons – j'ai écrit une pièce de théâtre qui s'intitule « le Roi des Cons ». Ça se jouera à la « Gaieté-Montparnasse », à Paris, vers la mi-décembre. Comme ce Charlie ne paraîtra qu'en Janvier, nous saurons à ce moment si c'est un succès ou un bide. Si vous allez la voir, ce sera peut-être un succès. C'est pas plus difficile que ça.

W.

PAULETTE

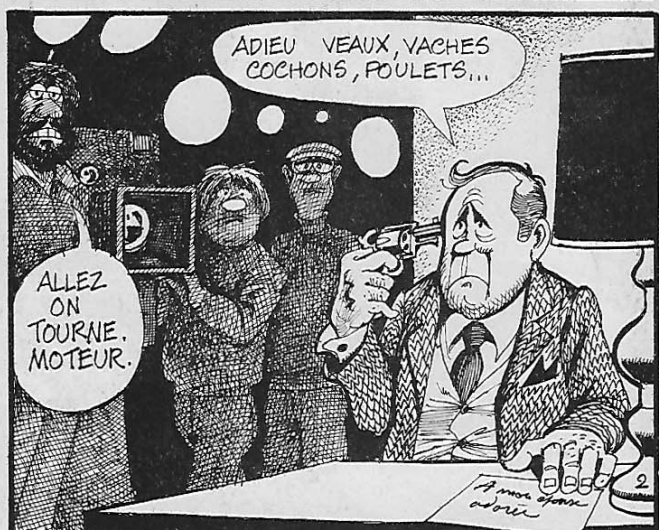
Histoire:
WOLINSKI
Dessins:
G. PICHARD

Paulette, ruinée par son conseil d'administration, se lance dans la publicité.



MAIS GRÂCE AU GROS ROUGE DU LANGUEDOC-ROUSSILLON, EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS MARCHANDS DE VIN
NOUS NE SOMMES PAS TRISTES !!!







PAN

QUEL EST CE BRUIT ? OH, MON DIEU !
LE MALHEUR EST ENTRÉ DANS LA MAISON.

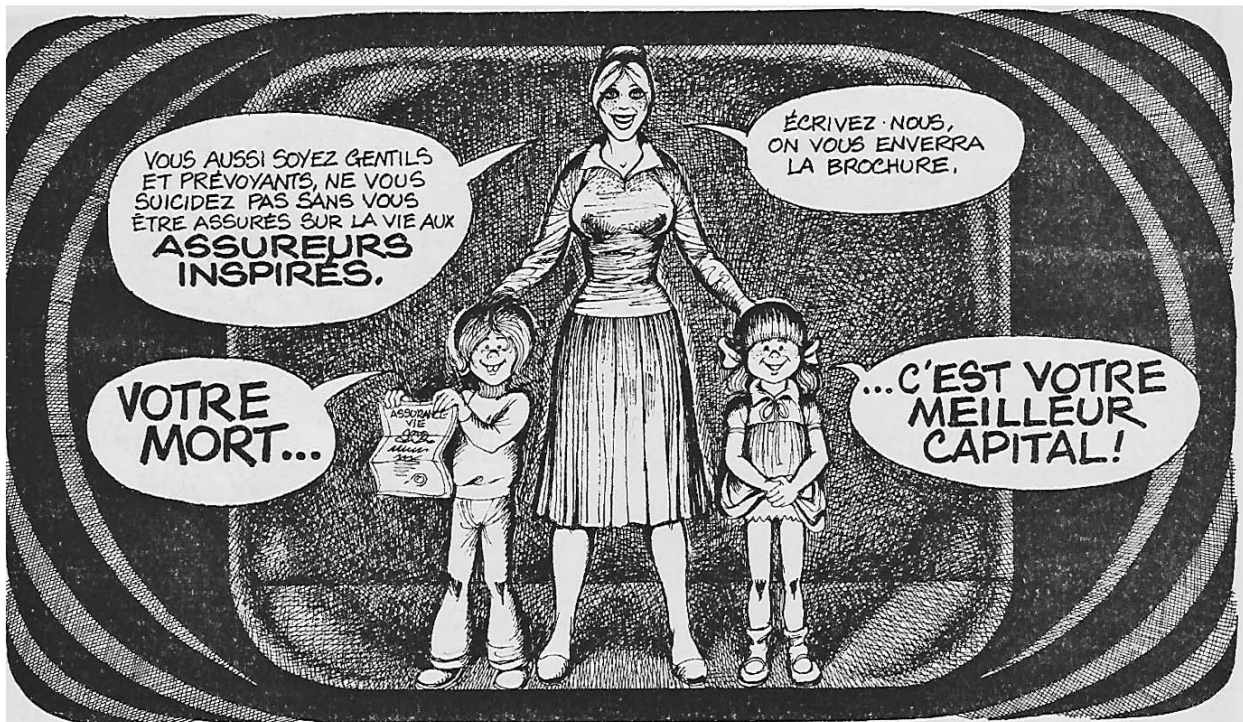
POURQUOI IL S'EST TUÉ, PAPA ?

IL DEVAIT
M'EMMENER
AU FOOT !

MES ENFANTS, VOICI LA RAISON DU GESTE
FATAL DE VOTRE PÈRE :
**IL S'ÉTAIT ASSURÉ SUR
LA VIE, NOUS SOMMES
RICHES !**

IL ÉTAIT
GENTIL
PAPA.

ET
PRÉVOYANT !







JOSEPH, GRÂCE À MOI, LA MORT EST À LA MODE. J'AI EU L'IDÉE DE ME SERVIR D'ELLE POUR VENDRE N'IMPORTE QUOI ET ÇA MARCHE! REGARDE CETTE FEMME ELLE PORTE UN SUIRE DE CHEZ DIOR, MAIS DÉJÀ DANS LES ATELIERS DE PRÊT À PORTER, DES MILLIONS DE SUIRES SONT EN TRAIN D'ÊTRE CONFECTIONNÉS. TOUS LES MAQUILLAGES SERONT VERDATRES CETTE ANNÉE, LES MEUBLES SERONT FUNÉRAIRES, LES CHANSONS FUNÈBRES... JOSEPH, J'AI DÉCOUVERT QU'AVEC LA PUBLICITÉ ON AVAIT UN POUVOIR TERRIBLE!

D'AUTRES L'AVAIENT DÉCOUVERT AVANT TOI. MAIS OU VEUX-TU EN VENIR AVEC TOUT ÇA?

JE N'AI PAS CHANGÉ JOSEPH.

SI TU N'AS PAS CHANGÉ, C'EST ENCORE BEAUCOUP PLUS INQUIÉTANT QUE JE NE LE PENSAIS...

QU'AVEZ-VOUS DE BON, CE SOIR?

DES TRIPES GROUILLANTES DE VERS. MAIS VOUS AVEZ INTÉRÊT À VOUS DÉPÊCHER, CAR IL N'Y EN A PRESQUE PLUS.

COMMENT EST LE POISSON?

PAS FRAIS MONSIEUR.

ET LE FAISAN?

POURRI.



à suivre



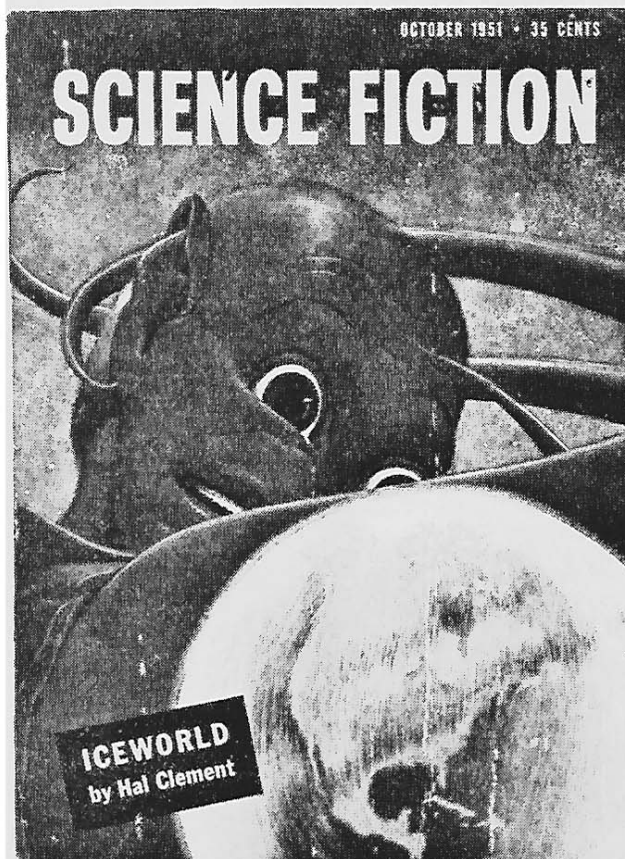
L'Amérique et ses terres promises

1^o LES ÉTOILES DU CIEL

« Fiction extravagante aujourd'hui... réalité banale de demain », tel était le slogan du premier magazine de science-fiction, *Amazing stories* lancé en 1926 par Hugo Gernsback, éditeur de périodiques techniques et scientifiques soudain touché par la grâce de la fantaisie délirante. Les auteurs publiés par Gernsback prévoyaient tout : l'exploitation de l'énergie atomique, l'exploitation de l'espace, le triomphe de la technologie, seuls les problèmes causés par la pollution et la crise de l'énergie échappaient à leurs dons de voyance. Son premier illustrateur, Frank R. Paul avait longtemps travaillé pour ses magazines techniques avant d'aborder la fantasmagorie futuriste.

Il devait persévérer dans cette voie des années durant, réalisant les couvertures d'*Amazing stories*, celles de *Science Wonder stories*, d'*Air Wonder stories*, suivant fidèlement Gernsback dans les avatars de sa carrière jusqu'en 1953. Au départ, seule la machine intéresse vraiment l'illustrateur. La figure humaine et les petits bonshommes des galaxies lointaines ne trouvent pas place dans ses compositions. Ce sont des soucoupes volantes à tentacules, des cités naviguant dans l'espace, des bulldozers à deux pattes, des satellites et des vaisseaux interplanétaires aux prises avec des météores et des astéroïdes voraces. Mais lorsque Gernsback cède son magazine en 1929, un nouvel artiste apparaît, Léo Morey, qui délaisse volontiers la machine pour les limaces technocrates de ce qu'on appelait alors la « Scientifiction » et les créatures hallucinantes de la faune sidérale entrent en scène. Au cours des années trente, le grand opéra d'*Astounding stories*, de *Starling stories* et autres récits exorbitants bat son plein. Les robots terrifiants, les jeunes filles en détresse et les savants fous évoluent avec naturel dans des paysages surpassant en splendeur baroque les super-

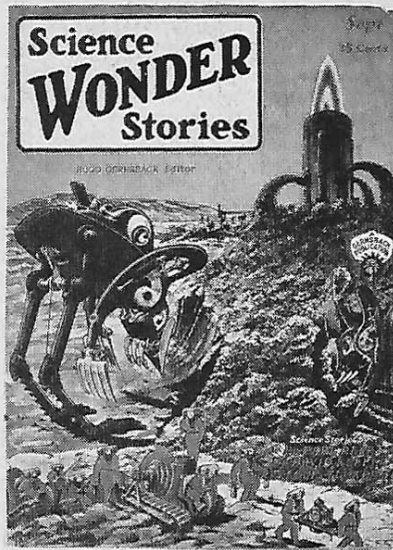
productions du cinéma. Le public fait connaissance avec l'urbanisme neptunien, les maisons champignons de Lemuria, on l'invite à se promener dans les quartiers périphériques des grandes agglomérations de Vénus. A ce moment-là, Frank R. Paul fait figure de classique, mais il est obligé de suivre la mode et de se lancer lui aussi dans le grand spectacle. Il y réussit aussi bien qu'un autre, luttant courageusement contre les nouveaux venus, Howard V. Brown et ses pieuvres-crabes à base conique, Robert Fuqua et ses robots qui n'ont même plus figure humaine, Earle K. Begley et ses Vénusiennes en maillot deux-pièces. Les fanatiques de la S.F. connaissent toutes ces choses mieux que moi qui les regarde d'un œil amusé et avec aux lèvres un sourire pas du tout figé par le respect du croyant qui vient de découvrir un portrait inédit de Sainte Thérèse de Lisieux, mais comme je doute qu'ils possèdent tous la collection complète des magazines publiés aux Etats-Unis entre 1926 et nos jours, je leur signale l'existence de *FANTASTIC SCIENCE FICTION ART - 1926-1954*, mince et élégant album édité et préfacé par LESTER DEL REY comprenant un choix de 40 couvertu-



H.R. Van Dongen (1951)



Frank R. Paul (1929)



Frank R. Paul (1929)

res en couleurs des magazines plus hauts cités. C'est publié par BALLANTINE BOOKS et ça ne coûte que 5 dollars 95.

2° LES ÉTOILES DE LA BANNIÈRE

Le mois dernier, je vous disais que j'étais sûr qu'il existait quelque part un bouquin sur Norman Rockwell et qu'il ne se passerait pas des lunes avant que je ne mette la main dessus. C'est fait. J'en ai même trouvé deux, un gros cartonné qui coûte cher, qui fait très livre d'art et qui a l'air d'être épuisé (mais je n'ai pas vérifié) et un petit broché qui coûte 6 dollars 95 et qu'on voit partout à New York, ce qui veut dire qu'on doit pouvoir le faire venir assez facilement à Paris. Norman Rockwell, c'est soixante ans d'illustrations populaires tout ce qu'il y a de plus américaines et surtout, c'est la gloire du Saturday Evening Post, magazine aujourd'hui disparu qui a largement contribué à propager de par le monde les mythes et les illusions mensongères de l'américan way of life en même temps qu'il fournissait des renseignements assez précis sur les différents aspects du folklore local. Rockwell n'a jamais été reconnu par la critique, ce n'était pas un peintre de galeries, c'était un peintre de magazines et de publicité. Qui plus est, un grand très grand nombre de ces huiles et de ses dessins ont été détruits en 1943 au cours de l'incendie de son atelier, ce qui fait qu'il est assez difficile de le juger aujourd'hui autrement que par les reproductions de ses œuvres. Mais les organisateurs



Norman Rockwell

de l'exposition Rockwell (New York, galeries Bernard Danenberg, 1971-72) en ont retrouvé suffisamment pour que le public et les connaisseurs, stimulés par les modes nostalgiques et le grand mouvement de réévaluation de l'art populaire américain, remettent en question leurs jugements hâtifs et abandonnent leur attitude négligente à son égard. La plaquette dont je vous parle est le catalogue de cette exposition. Dès les premières pages, les couvertures du Saturday Evening Post de l'année 1916 apparaissent, immédiatement suivies par des illustrations faites pour des histoires de boy-scouts, des numéros de Noël et des annonces publicitaires commandées par des compagnies d'assurances. Rien de fantai-



Norman Rockwell

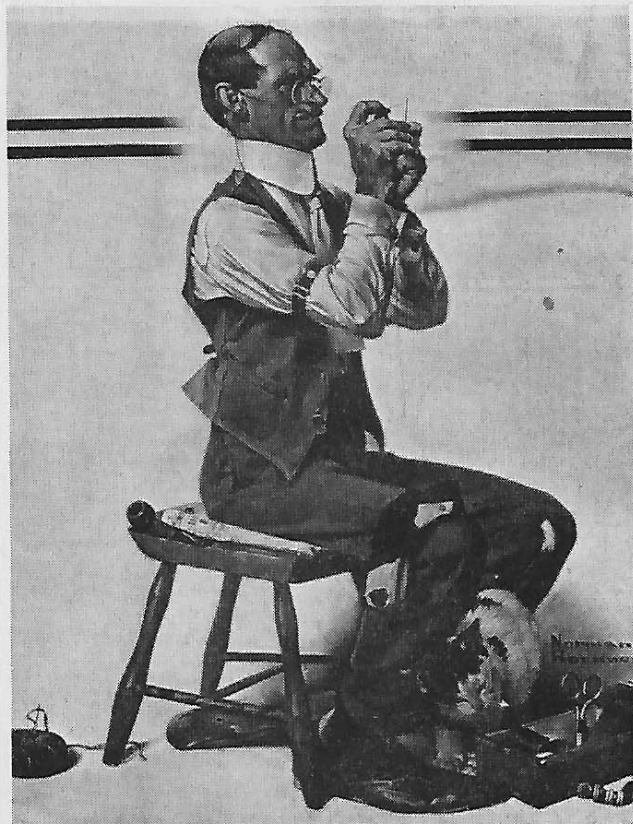
siste, rien de féérique chez Rockwell. Plutôt, une manière de réalisme magique qui tolère l'imaginaire dans la mesure où les personnages représentés se laissent emporter par leur imagination. Partout, c'est l'exaltation de la famille, du « sweet home », des vertus domestiques. On fait inlassablement l'aller-retour entre les manies innocentes et sereines du vieil âge (vagabonds hilares, pères Noël, grandpapas gâteaux, Oncles Sam débouffés) et les gentilles escapades des galopins farceurs ravis de singer les adultes et de donner du fil à retordre à leurs parents. L'esprit de Tom

Sawyer et d'Huckleberry Finn souffle là-dedans à qui mieux-mieux. En plus, on retrouve tous les clichés du cinéma, les flirts des adolescents « sitting on top of the world », le retour du G.I. dans ses foyers, la dinde du « Thanksgiving Day ». Au fil des ans, Rockwell devient de plus en plus politique, mais pour lui, l'Amérique ne cesse pas d'être la terre promise, celle de la liberté de parole, de la tolérance religieuse, celle où l'on est à l'abri du besoin et de l'angoisse. Les nègres qui n'apparaissent pas ou qui ne sont que des comparses pittoresques dans ses peintures des années 10 jouent un rôle de premier plan dans ses grandes compositions des années 60 et ils ne sont plus pittoresques mais dignes et sérieux comme des papes. Electique et se souciant peu d'être taxé d'opportunisme, il fait le portrait de Kennedy, d'Eisenhower et de Nixon avec la même application de peintre résolu à concurrencer le photographe, mais si Kennedy fronce le sourcil en homme conscient du poids de ses responsabilités, si Eisenhower sourit aux anges comme s'il contemplait une bouteille de coca-cola, les rides qui burinent le visage de Nixon sont ambiguës et l'artiste a su capter la lueur de duplicité qui trouble son regard (et pourtant le portrait date de 1960). Norman Rockwell, c'est l'Amérique du rêve



démocratique, ce sont les épaves de sa bonne conscience, les débris de ses illusions. Il n'y a rien de plus « rétro » ni de plus nostalgique que son œuvre en dépit de sa volonté féroce de ne rien négliger de l'actualité. (NORMAN ROCKWELL - A SIXTY YEAR RETROSPECTIVE - Texte de Thomas S. Buechner - HARRY N. ABRAMS INC. PUBLISHERS, NEW YORK).

Pérez

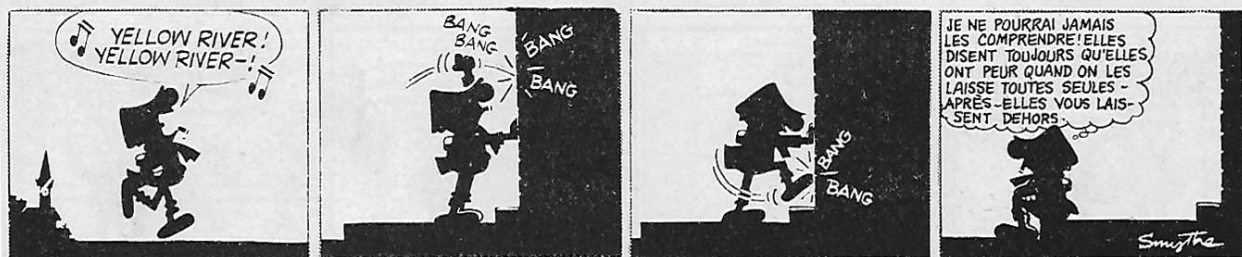
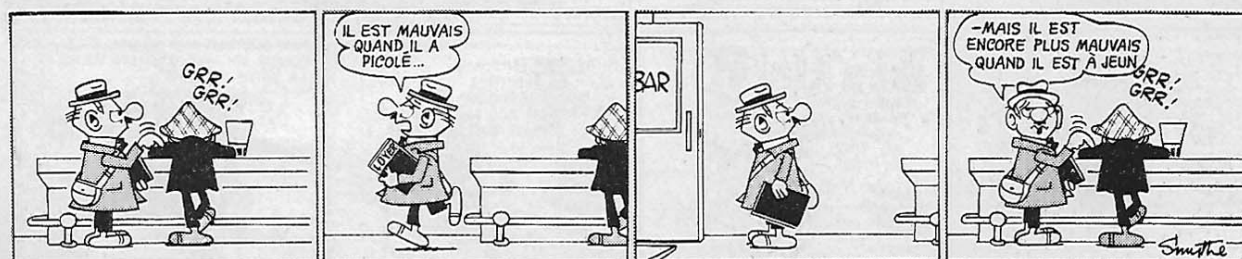


Norman Rockwell

Andy Capp

Smythe









Fermez vos gueules et lisez pendant que j'regarde la télé.

Je n'aime pas les enfants, mais j'adore les livres pour enfants. J'en ai des tas. Des livres pour enfants, je veux dire. Et même, pour être tout à fait franc et en y regardant bien, j'ai aussi quelques enfants. Comme je suppose que parmi les lecteurs de CHARLIE il doit y en avoir un certain nombre qui entretiennent avec les enfants et avec les livres les mêmes sortes de rapports ambigus, je me suis dit un jour en me levant et en m'étalant aussitôt par terre parce que j'avais buté sur un livre ou sur un enfant : pourquoi ne pas faire dans CHARLIE une chronique réservée aux livres pour enfants ? En voilà ce mois-ci la première manifestation. Il y en aura comme ça, à tout casser, deux ou trois fois l'an. C'est largement suffisant. Il y a cependant une chose à remarquer : il ne faut pas être bien malin pour réussir à trouver de bonnes bédés, de bons bouquins de SF, ou pour voir de bons films. Par contre, trouver de bons livres pour enfants, c'est une autre paire de manche. C'est pourquoi, toute modestie impitoyablement écrasée à coups de talon, j'ose déclarer en préambule que cette chronique sera la plus utile de tout CHARLIE.

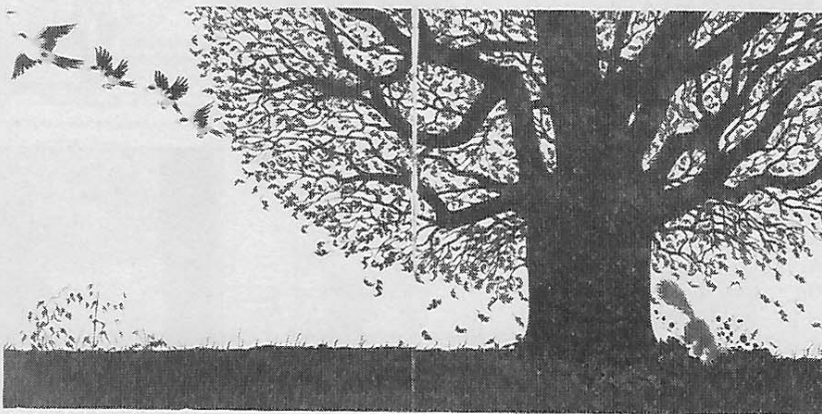
Pour commencer tout doucement, on peut dire quelques mots de LA TOUR PART EN VOYAGE. C'est ce qu'on appelle une histoire idéaliste, puisqu'on nous y raconte le transport d'une tour d'habitation, de la ville triste et grise où elle avait poussé, jusqu'à la campagne, où les enfants peuvent enfin s'ébattre en pleine nature sans craindre les autos et la pollution. Il est cependant à remarquer que ce sont bien les bagnoles (de jolies bagnoles de toutes les couleurs) qui transbahutent nuitamment la tour, et qu'une fois dans la cambrousse les petits merdeux y salopent tout : on leur conseille même de cueillir des fleurs, pour un peu on leur dirait de chasser les zoziaux. Les limites idéologiques sont donc sérieuses, et si l'auteur (Jean Garonnaire, il a fait le texte et les dessins) se donnait seulement la peine de sortir de son hachélème, il verrait que des tours, il n'y a pas besoin de les transporter, on en construit plein dans la campagne, et ce n'est pas particulièrement une solution à proposer. Vous pensez peut-être que les gosses (le livre s'adresse à des 3-5 ans) s'en foutent, de ces considérations. Peut-être, mais alors c'est aux parents (qui

achètent ou volent les bouquins) et aux artistes (qui les conçoivent) de faire gaffe pour eux et de ne pas leur mettre dans la tête dès qu'ils peuvent commencer à penser, ces chers petits, de fausses bonnes idées. Mais je ne veux pas être trop méchant plus longtemps avec cet album, dont les dessins pleine page, ou pleine double-page, sont jolis, gentiment naïfs, avec de belles couleurs pastel. C'est édité par la Farandole, à Paris.

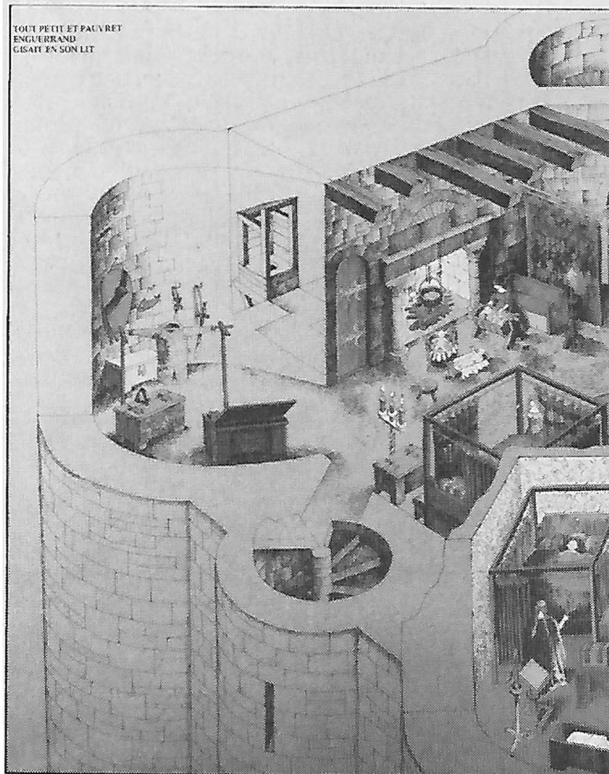
Une maison d'Édition de livres pour enfants qui n'a pas besoin qu'on lui fasse de la pub, en tous cas, c'est Flammarion, qui édite depuis des décennies les « albums du Père Castor », pas cher et petit format. Vous connaissez ? Les éternelles histoires du petit nène perdu, de la petite poule blanche ou de la fleur des champs contre la fleur des villes. Il y en a comme ça des centaines, hideusement mises en images et bêtes comme c'est pas permis. Pourtant, en cherchant bien, j'ai trouvé un album qui mérite tous les éloges, idéologiquement au moins. Il s'appelle ROSA MA TORTUE (texte de Natacha, images de Christine Ljubanovic), et c'est simplement l'histoire d'un petit garçon dont la tortue se sauve et qui doit aller la récupérer sur un chantier voisin. Ça n'a l'air de rien, mais dites-moi un peu combien d'albums pour enfants rendent compte réellement de la vie de tous les jours ? 90 % au moins se passent à la campagne (une campagne qui plus est complètement mythique), alors que 80 % des gens habitent la ville (c'est comme les livres de lecture, où les gosses apprennent à lire avec des histoires de sabotier et de maréchal-ferrand). De plus on reste presque toujours dans le cadre de la famille complètement refermée sur elle-même. Ici, le petit Vincent arpente des vraies rues de 1975 (enfin... l'album date de 1971, et c'est l'occasion de vous dire que cette chronique ignorera superbement l'actualité), il y

a des voitures et de la poussière, le chantier est présenté d'une manière réaliste, et dans cette rencontre avec le monde du travail, Vincent croise des ouvriers italiens et portugais qui ne parlent pas français et même, O miracle, c'est un sympathique ouvrier arabe, Mustapha, qui retrouve sa tortue. Ça n'a l'air de rien, mais c'est énorme. En plus, tout ça est raconté très simplement, sans aucun paternalisme. Le dessin est plutôt quelconque, un gouaché correct, sans plus, mais l'essentiel est que ça parle juste. Pour les 3-5 ans aussi.

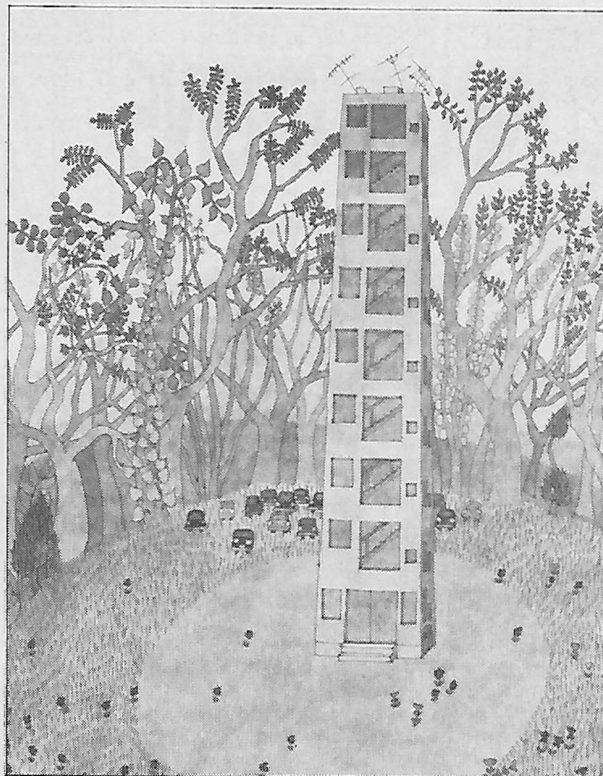
PATATRAC, de Jean-Jacques Loup, est édité par Jonathan Cape, en Angleterre ; il se présente exactement comme les trois Mordillo (*Crazy cow-boy*, *Crazy-crazy et Le galion...* il faudra qu'on en cause un de ces quatre) de chez Harlin Quist : un bel album format carré, papier glacé et couleurs somptueuses. A vrai dire, et au premier coup d'œil, on croit même que c'est du Mordillo puisque même le système est semblable : une suite de doubles-pages sans aucun texte de support. Loup a la santé ! Son PATATRAC explore la veine à la mode du catastrophisme, puisque chaque planche est consacrée à un drame à multiples rebondissements, situé soit géographiquement soit historiquement, soit selon un moyen de transport donné : il y a ainsi les mongolfières qui se rentrent dedans au ras des toits, les pompiers dans une rue bondée, les trains qui se téléscopent, le combat naval de deux galions, la guerre stellaire des satellites, etc, il y en a une quinzaine comme ça. C'est assez rigolo, même si le dessin est plus mou, plus vulgaire que celui de Mordillo, et n'est guère personnel (on pourrait évoquer aussi la paternité de Dubout). Mais c'est quand même le genre de bouquin où on peut rester une demi-heure sur chaque planche, pour essayer de repérer tous les détails loufoques dont le graphiste a parsemé ses scènes : la giraffe qui a



L'arbre, le loir et les oiseaux



TOUT PETIT ET PAUVRE
ENGOURDI
GÉANT EN SON LIT



des bottes aux pattes ou la tortue qui perd sa carapace en courant, par exemple (scène de la brousse) – et vous voyez que ça ne vole pas très haut. Mais enfin ! Quant à savoir à qui un tel bouquin s'adresse, cela nous amènerait à nous poser la question complexe de la spécificité et de la finalité du livre pour enfants, ce dont on débattrait peut-être bien un jour, mais pas aujourd'hui. De ce point de vue, PATATRAC peut aussi bien être mis entre les menottes potelées d'un bambin de 3 ans qu'entre les pognes séniles d'un octogénaire. Point de vue rentabilité de l'achat, c'est déjà quelque chose, parce que ça vaut bien dans les trente balles.

●
ROBIN DES BOIS - MES CARNETS DE CROQUIS est le premier album d'une nouvelle collection chez Seghers, visant à donner une image détaillée de la vie quotidienne à différentes époques de l'Histoire. Ici, il s'agit naturellement du moyen-âge anglo-français au XII^{ème} siècle. Le texte, très important quantitativement, est bien documenté avec des tas de termes d'époque et de détails techniques sur les vêtements, les armes, les châteaux, etc...) et n'est pas rasoïr, puisqu'il s'agit d'un vrai récit, avec batailles et aventures, dans lequel sont intégrées les notices techniques. Je ne sais ce que vaut la méthode dans l'absolu, c'est peut-être

une facilité, mais en tout cas ici elle est bien appliquée. L'album est de grand format (24-32), il comporte 65 pages, et peut être abordé à partir de 8-9 ans, enfin ça dépend de l'intérêt du sale mioche pour la lecture en général et le moyen-âge en particulier. Il est découpé double-planche par double-planche - une double-page réservée au texte avec quelques croquis au trait, une double-page couleur entièrement dessinée, avec parfois un petit ajout de texte. Le graphisme est très documentaire, fouillé sans être aride, délicat sans être mièvre. Les pages couleur, notamment, sont très belles et originales, et fonctionnent sur un fond en dégradé (vert-bleuté ou jaune-orangé, en général) sur lequel se détachent quelques tâches de couleurs vives destinées à mettre en relief le détail d'un costume, d'une architecture, etc. C'est écrit et dessiné par Annie et Michel Politzer, du beau boulot.

●
Mon petit préféré pour cette chronique, c'est pourtant L'ARBRE, LE LOIR ET LES OISEAUX, de Iela Mari, un album italien édité en France par l'Ecole des loisirs. Il s'agit simplement de l'évocation du passage des saisons, non pas racontée, puisque l'album ne comporte pas un seul mot de texte, mais montrée à l'aide du plan unique d'un chêne dressé dans une prairie, où des oi-

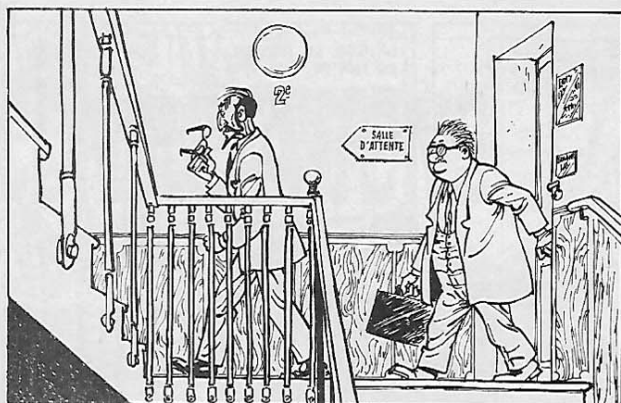
seaux (sans doute des pies) viennent faire leurs nids, tandis que le loir sort du sol, fait sa provision de glands, et retourne s'enfouir sous terre l'hiver venu. Chaque séquence, étalée sur une double-page, est centrée sur l'arbre qui change imperceptiblement de couleur (gris, jaune, vert, orange, gris) à mesure que passent les saisons que les feuilles s'apaisissent, roussissent et tombent, que l'herbe croît, se raccornit, se couvre de neige. Le dessin est uniquement gouaché en a-plats, sans liseré noir, c'est un dessin carré, solide, évident, et pourtant plein de poésie. Malgré sa stylisation, il est aussi loin de l'abstraction que possible, c'est au contraire un dessin étonnamment évocateur et d'une délicate sensibilité. Je déclarais plus haut, pour le déplorer, que la plupart des livres pour gosses sont situés à la campagne... Mais ce n'est pas me contredire que de louer celui-là sans réserve, car il ne s'agit pas ici d'une campagne mignarde et falsifiée, mais d'une représentation brute et synthétique de la Nature à travers le cycle de sa naissance et de sa mort, un magnifique tableau vivant presque douloureux d'insolente santé. Naturellement, le livre échappe à toute classification par tranches d'âge. C'est simplement un beau livre, qui dit pleinement ce qu'il a à dire sans avoir besoin d'un seul mot pour l'exprimer.

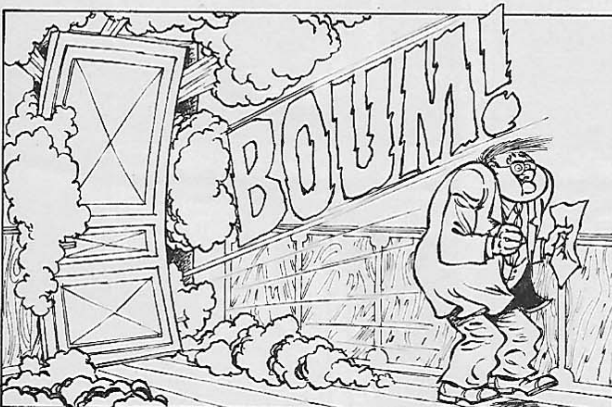
ANDREVON

Les CONSULTATIONS du docteur OEHLenschÄGER

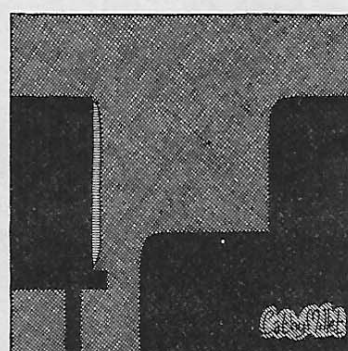
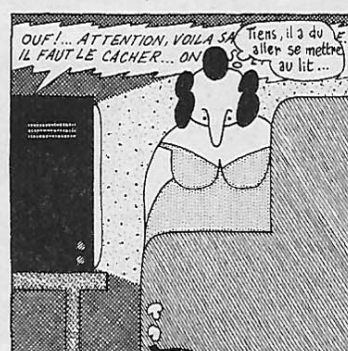
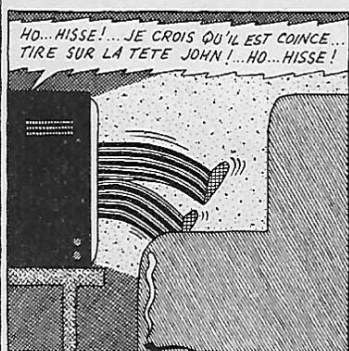
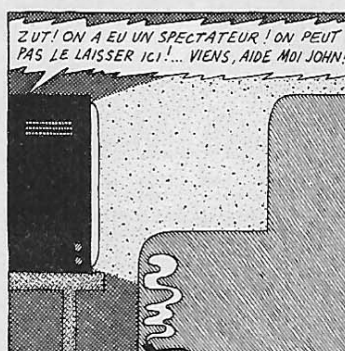
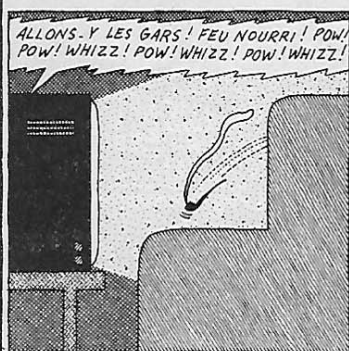
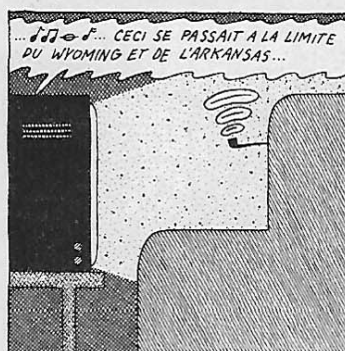








ESTERN

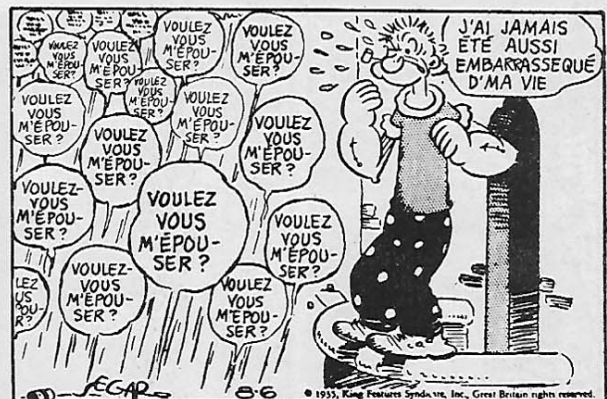


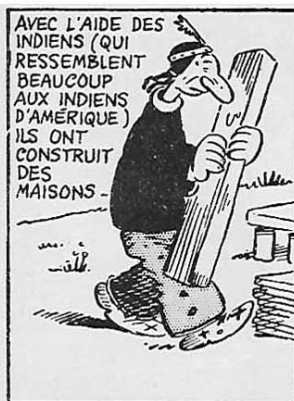
POPEYE

L'Arche de Popeye

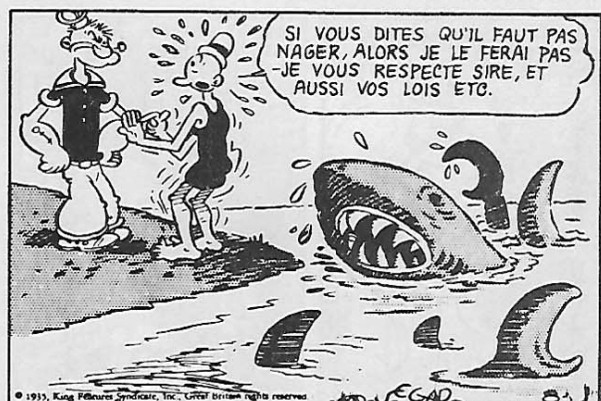
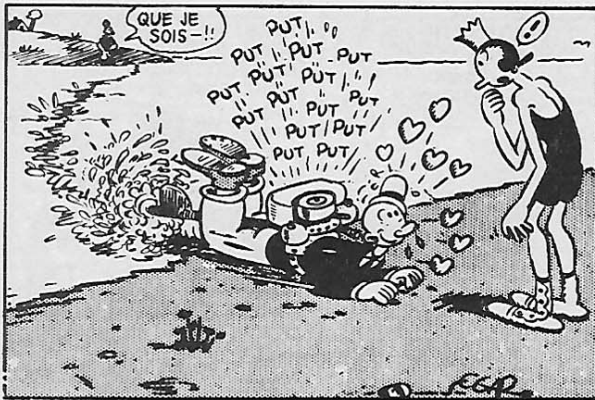
E. C Segar

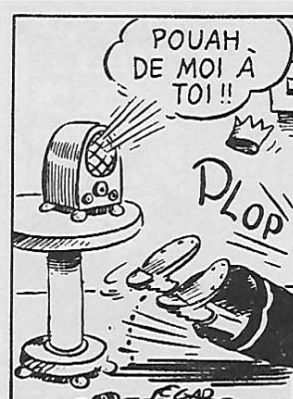
Popeye fabrique une Arche de Noë et cherche une île pour devenir dictateur.

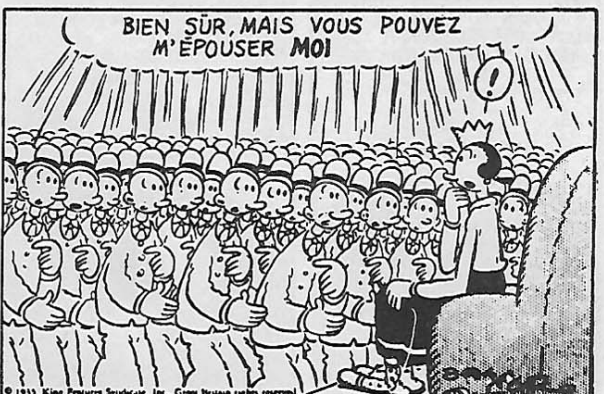
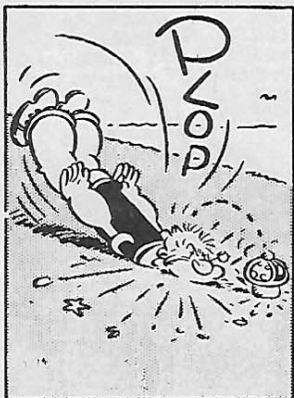






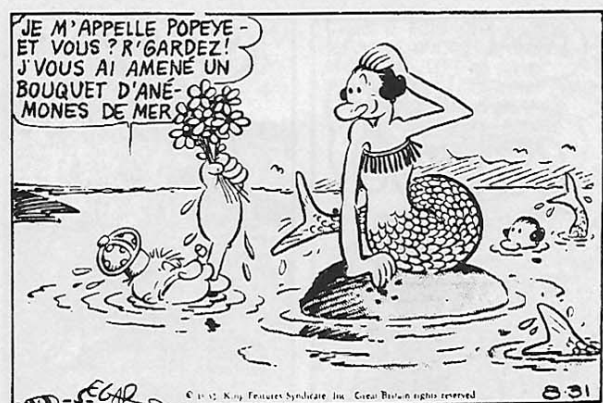


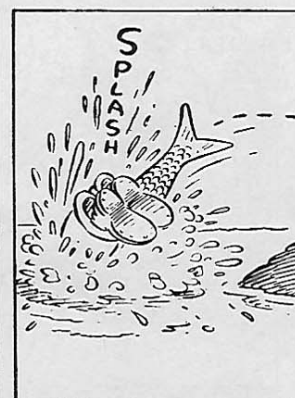
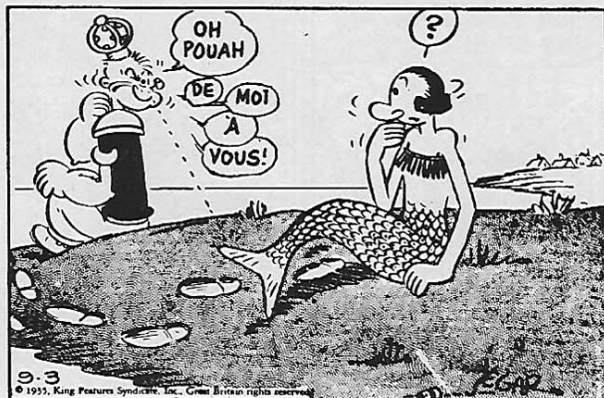


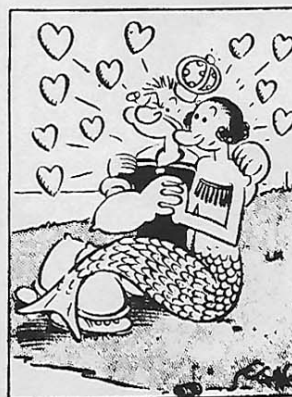




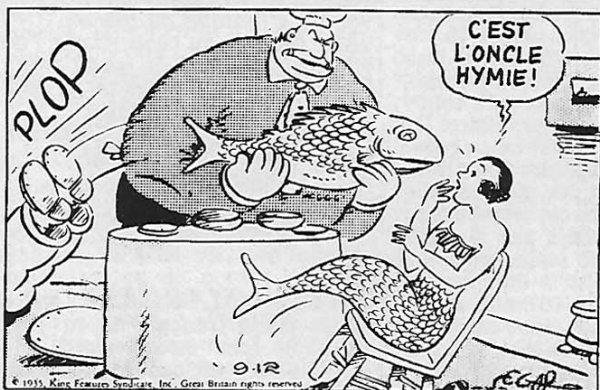






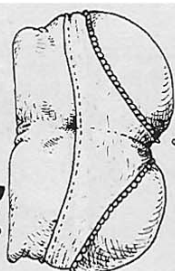






à suivre

Petit dico de la S.F. (suite)



BAVA (MARIO) : Réalisateur italien né en 1914. Fils d'un des plus réputés chefs opérateurs du cinéma muet italien, Mario Bava commence sa carrière en tant que caméraman, puis accède au poste de directeur de la photographie, qu'il tient jusqu'en 1958 ou 59, dans des tas de films de second ordre. Il passe à la mise en scène en 1959, en dirigeant les scènes d'action et de bataille sur *La bataille de Marathon*, un péplum réalisé en Italie par Jacques Tourneur, et laissé tombé en cours de route par son metteur en scène, probablement dégoûté. Mais ce n'est qu'en 1960 que Bava obtient sa vraie chance : la réalisation du *Masque du démon* (qui fit aussi connaître la splendide Barbara Steele, compagne de bien des masturbations cinéphiliques, et alors dans tout l'éclat de sa jeunesse, comme on dit).

Ensuite se déroule une carrière sans histoire où Bava, avec des hauts et des bas tant commerciaux qu'artistiques, enfila à raison d'un par an en moyenne, des films tous placés sous le signe du fantastique et/ou de l'épouvante. Cependant, ces dernières années, Bava semble surtout se tourner (tiens : une astuce absolument pas volontaire née spontanément sous les touches !), pour le plus grand malheur de ses admirateurs et de ce Petit Dico, vers le policier ou l'espionnage.

Outre *Le masque du démon* (servi par une splendide photo noir et blanc), les meilleurs films de Bava sont *Les trois visages de la peur* (trois sketches très dissemblables, le premier banalement policier, le second inspiré par un conte fantastique de Tolstoï, le dernier assez fellinien dans sa demesure décorative) et *Six femmes pour l'assassin*, un suspense policier dans la lignée des romans de Stanislas-André Steeman. Les fanatiques du cinéma-bis y ajouteront *Hercule au centre de la terre* (un péplum fort esthétique et assez rigolo) et *Danger diabolik* (une parodie du film d'espionnage traitée à la manière des feuilletons du genre Fantomas), mais le Petit Dico, dans sa grande sagesse, n'ira tout de même pas jusque là.

Il est assez difficile de cerner les préoccupations et la thématique de Bava, qui a abordé à peu près tous les genres du cinéma dit populaire. Il est peut-être possible qu'il ne se préoccupe que de tourner des films les plus commerciaux et les plus efficaces possibles : dans ce cas il y réussit souvent, et ce n'est déjà pas si mal car c'est un des rares réalisateurs à savoir jouer sur les nerfs du spectateur et à lui foutre la trouille sans tomber dans le ridicule, tout en utilisant les grosses ficelles des genres abordés. Les esthètes pourront toutefois trouver que les scénarios qu'il traite (et où il collabore toujours étroitement) échappent au manichéisme courant dans ce genre de productions : les bons ne sont pas toujours récompensés et, dans le cadre du fantastique, le symbolisme chrétien du genre vampire-vaincupar-la-croix est ignoré.

Mais, si on n'est pas assez malin pour s'apercevoir de ce genre de chose (et c'est le cas de la majorité des lecteurs du Petit Dico), on sera en tout cas frappé par la beauté for-

melle inhabituelle des films de Bava, qui doit se situer quelque part entre le gothique et le baroque (sortez votre dico, le vrai). L'esthétique de Bava n'est pas gratuite, mais concourt à donner au spectateur une impression voulue de malaise : après le « paysage état-d'âme » d'Antonioni, le décor nerfs-en-boule de Bava ! A ce titre, les séquences nocturnes du *Masque du démon*, les immenses pièces verdâtres de *La goutte d'eau* (troisième sketch des *Visages de la peur*) ou la maison tortueuse de *Six femmes pour l'assassin* resteront toujours dans l'œil du cinéphile...

FILMOGRAPHIE PLUS OU MOINS ABREGÉE :

- 1960 : *Le masque du démon*
- 1961 : *Hercule au centre de la Terre*
- 1962 : *La fille qui en savait trop*
- 1963 : *Les trois visages de la peur* - *Le corps et le fouet*
- 1964 : *Six femmes pour l'assassin*
- 1965 : *Terrore nello spazio*
- 1967 : *Danger Diabolik*
- 1969 : *L'île de l'épouvante*
- 1971 : *La baie sanglante*

BEALU (MARCEL) : Ecrivain et poète français né en 1908, qui tient (peut-être encore : le Petit Dico n'y est pas allé voir) la librairie « Le pont traversé » à Paris, et dirige (à moins qu'elle ne soit morte récemment) l'excellente revue « Réalités secrètes ». Dans la littérature fantastique française, et même occidentale, Bealu tient une place tout à fait à part, qui vient d'abord de sa discrétion (les tirages de Bealu n'ont sans doute jamais été bien considérables) et aussi et surtout, des difficultés qu'on éprouve à parler de son œuvre, à la « classer ». Mais cela vaut peut-être mieux, et plutôt que d'en gloser et de l'embaumer, mieux vaut



6 femmes pour l'assassin (Mario Bava 1964)



Michel Simon dans la « Beauté du Diable »

sans doute la lire...

Fiction, dans son numéro 27 de Février 56, sortit quelque peu Marcel Béalu de la discrétion en publiant sa nouvelle *L'araignée d'eau* (dont une adaptation cinématographique a été tournée en 1971 par le cinéaste belge Jean-Daniel Verhaegue). Ce texte (une métamorphose féminine) ne rend pas complètement compte du talent minutieux, évanescents, de son auteur, dont le critique Paul Guérin écrivait jadis que « lire un livre de Béalu, c'est pénétrer dans un pays singulier... » Béalu, c'est un peu le rêve touché par le cauchemar, c'est une suite de paysages intérieurs (souvent décrits en quelques lignes, en quelques pages) délicatement modelés, ciselés, et qui n'ont d'autre logique que celle des songes, c'est une musique intérieure qu'on ne se lasse pas d'écouter.

Béalu a publié plusieurs romans, dont *L'expérience de la nuit* (Gallimard, 1945, réédité en 64) dont le sujet, une modification de la vision chez le narrateur, permet à l'auteur de broder de surprenantes visions surréalistes, et, bien sûr, une infinité de nouvelles et de contes réunies dans de nombreux recueils dont beaucoup sont aujourd'hui introuvables. Citons seulement *L'aventure impersonnelle* et *Mémoires de l'ombre* (ce dernier comprenant 120 textes brefs qui sont un peu une méditation sur les quatre âges de la vie), et encore *L'araignée d'eau* (les deux premiers en Marabout-Fantastique, le troisième chez Pierre Belfond.)

Coda : Nous ne nous faisons pas beaucoup d'illusions sur l'utilité profonde du Petit Dico de la SF ; cependant, s'il sert aujourd'hui à faire découvrir Béalu à quelques dizaines de lecteurs, son rédacteur estimera n'avoir pas œuvré en vain, et mourra ainsi heureux.

BEAM PIPER (H.) : L'ordonateur président aux destinées de ce Petit Dico a longtemps hésité au moment d'y faire figurer cet auteur. Devait-il

y entrer par le B, en tant que Beam Piper, ou par le P, comme Piper (H. Beam). Seule la hâte a tranché en faveur de la première solution. H. Beam Piper est donc un écrivain américain, mort il y a une dizaine d'années, et dont l'œuvre se situe principalement durant les années 50, où Beam H. publia un nombre très important de nouvelles et de romans, principalement dans la célèbre revue *Astounding SF*. Mais, de cette carrière qu'on dit prolifique, le lecteur français ne connaît quasiment rien, par manque de traductions, à part une longue nouvelle, *Le dernier ennemi* (Fiction spécial 9, 1966) et un roman, *Kalvan d'outre-temps* (Galaxie-bis n° 24). Ces deux textes mettent en scène le héros favori de Piper, Verkan Vall, un agent de la Police Paratemporelle, sympathique organisme qui a pour but de rétablir l'ordre, non pas tant à travers les âges, comme la « patrouille du temps » de Paul Anderson, mais à travers toute une série d'univers parallèles dus à des bifurcations historiques. Dans *Le dernier ennemi*, Verkan aide à la victoire d'un parti conservateur sur un autre présenté comme redoutablement socialiste, dans le cadre d'une civilisation évoluée ; dans *Kalvan d'outre-temps*, il aide un agent de police précipité par erreur dans un univers moyenâgeux, à se tailler un véritable empire sur le dos de ses voisins...

Comme on peut s'en rendre compte, Beam H. Piper n'est pas spécialement un auteur progressiste : il est même ce qui ressemble le plus à un auteur fascinant, pour qui le droit, c'est la force à l'état brut. Et on ne sourira que d'une dent en lisant dans *Kalvan* les lamentations du transplanté, qui soupire après le temps où il était dans la police américaine, « la meilleure du monde », et où il se battait en Corée contre les salopards rouges. Le plus grave est que H. Piper Beam possède un indéniable talent de conteur, que ses récits sont pleins d'action et de rebondissements, et que les humanités décrites le sont avec beaucoup de soin ethnographique. Le talent n'est pas qu'à gauche, les copains !

BEAUMONT (CHARLES) : écrivain (comme son nom ne l'indique pas) américain, né en 1929 et mort à 36 ans, d'un cancer, en 1965. Le moins qu'on puisse dire est que sa vie ayant été courte, son œuvre l'est aussi et c'est bien dommage, car les quelques nouvelles qu'on connaît de lui en France (publiées dans le recueil *Là-bas et ailleurs* en « Présence du futur » chez Denoël) révèle un talent original, une technique littéraire sûre, et un esprit brillant, ironique, et mordant. On peut citer *Les yeux plus grands que le ventre* (un Don Juan à l'ère de l'ordi-

nateur), *La jungle* (les promoteurs blancs voulant construire une cité en pleine jungle sont vaincus par la sorcellerie africaine) ou *L'ultime son* (un collectionneur de bruits n'a de cesse qu'il ne puisse enregistrer le fracas de la fin du monde), mais presque tout est de la même qualité. Beaumont écrivait aussi bien dans des revues spécialisées que des magazines comme *Play-boy*, et il a touché aussi au cinéma hollywoodien, comme scénariste. On lui doit notamment le script de *L'enterrement vivant* (1962), un Corman de la série Poe.

BEAUTE DU DIABLE

(LA) : Film réalisé en 1949 par René Clair. Plus que la confrontation attendue d'un prodigieux Michel Simon et de Gérard Philippe, assez figé, cette très libre adaptation de Faust vaut surtout par son esthétique et son idéologie. Côté formelle, les décors de Barsacq font merveille dans un rétro très vernien (maquettes et laboratoires) côté idéologie, en notera une vigoureuse attaque de la science dans ses applications guerrières, qui pouvait sans doute passer pour réactionnaire il y a 25 ans, mais serait plutôt écologicogauchiste aujourd'hui : tout change. Cet aspect de l'œuvre (qu'on doit sans doute au scénariste Armand Salacrou) reste très moraliste, mais elle porte - et culmine dans cette scène très « science-fiction » où le Prince regarde son avenir dans le miroir magique, lequel avenir se termine abruptement par une explosion atomique. Il faut noter aussi une charge non équivoque des structures sociales (ici guerre des âges et de l'apparence plutôt que lutte des classes !), que révèle la séquence où le Professeur (Simon) est accueilli avec force courbettes quand il entre dans la faculté, alors que ce même personnage, dès lors qu'il est rajeuni et a pris les traits de Gérard Philippe, se fait jeter dehors à coups de pierres. Bref, un excellent film, qu'il ne faudrait pas rejeter sous prétexte que l'œuvre du réalisateur dans son ensemble a pris plus que des rides.

ANDREVON.

Science-Fiction
Bandes dessinées
Cinéma
Rock'n'Roll
Comix

LUMIÈRE D'AOUT
LIBRAIRIE

7 Rue de l'Ecole
76000 ROUEN. Tél. 71.37.00

Directeur de la publication : Georges Bernier.

Rédacteur en chef : Wolinski.

Ange tutélaire : Cavanna.

Espion : Willem.

Éditions du square, s.a.r.l. au capital de 30 000 F.

Siège social : 10, rue des Trois-Portes, 75005 Paris

Téléphone : 633-27-34.

Abonnement 12 numéros : 75 F.

Etranger : 79 F.

Dépôt légal : Premier trimestre 1975.

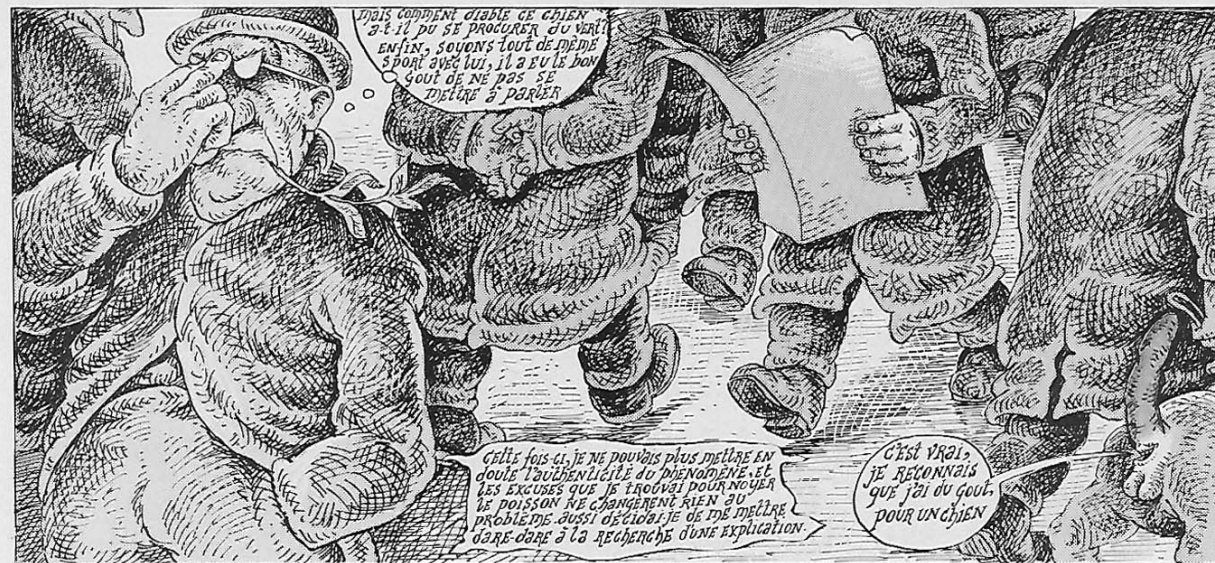
Imprimerie : Presses de la Bûcherie.

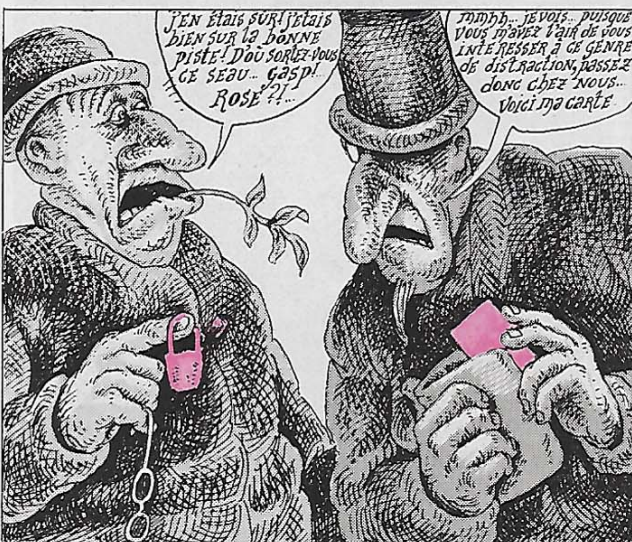
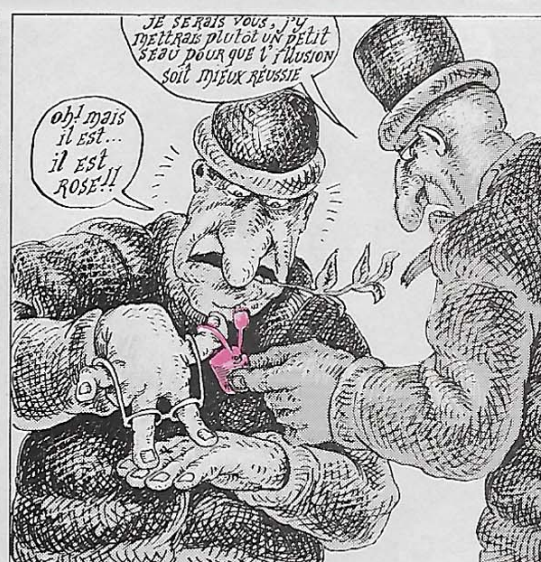
Distribution : N.M.P.P.

Printed in Italy.

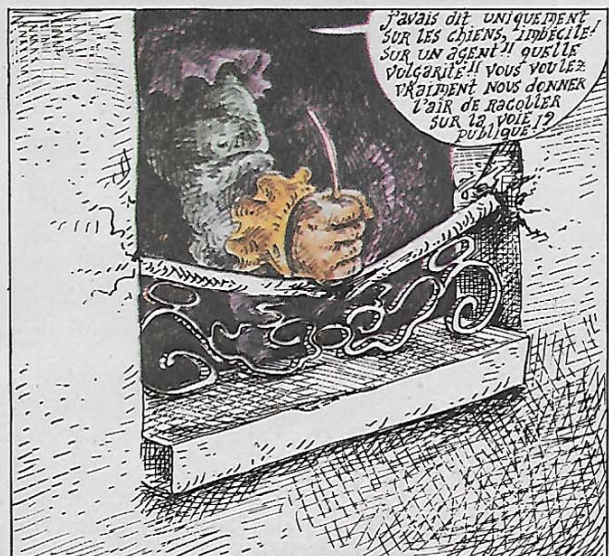
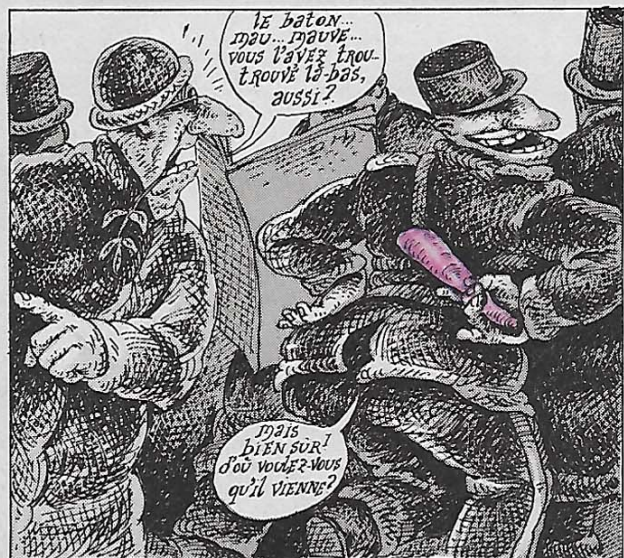


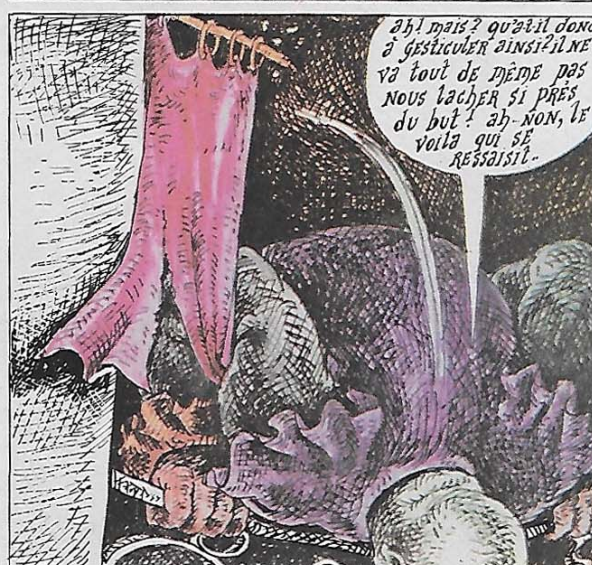
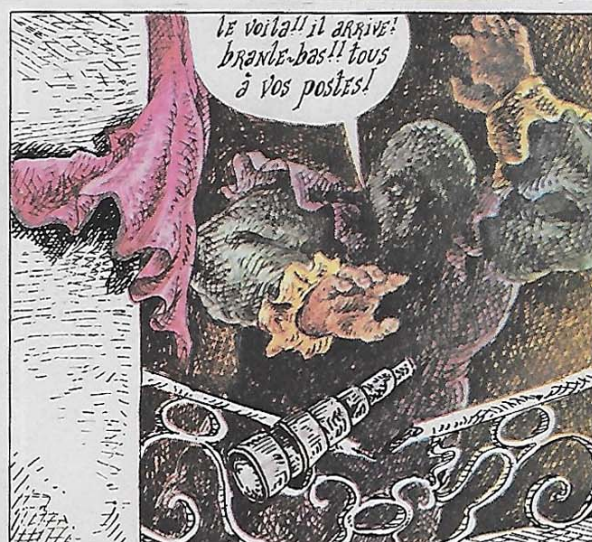


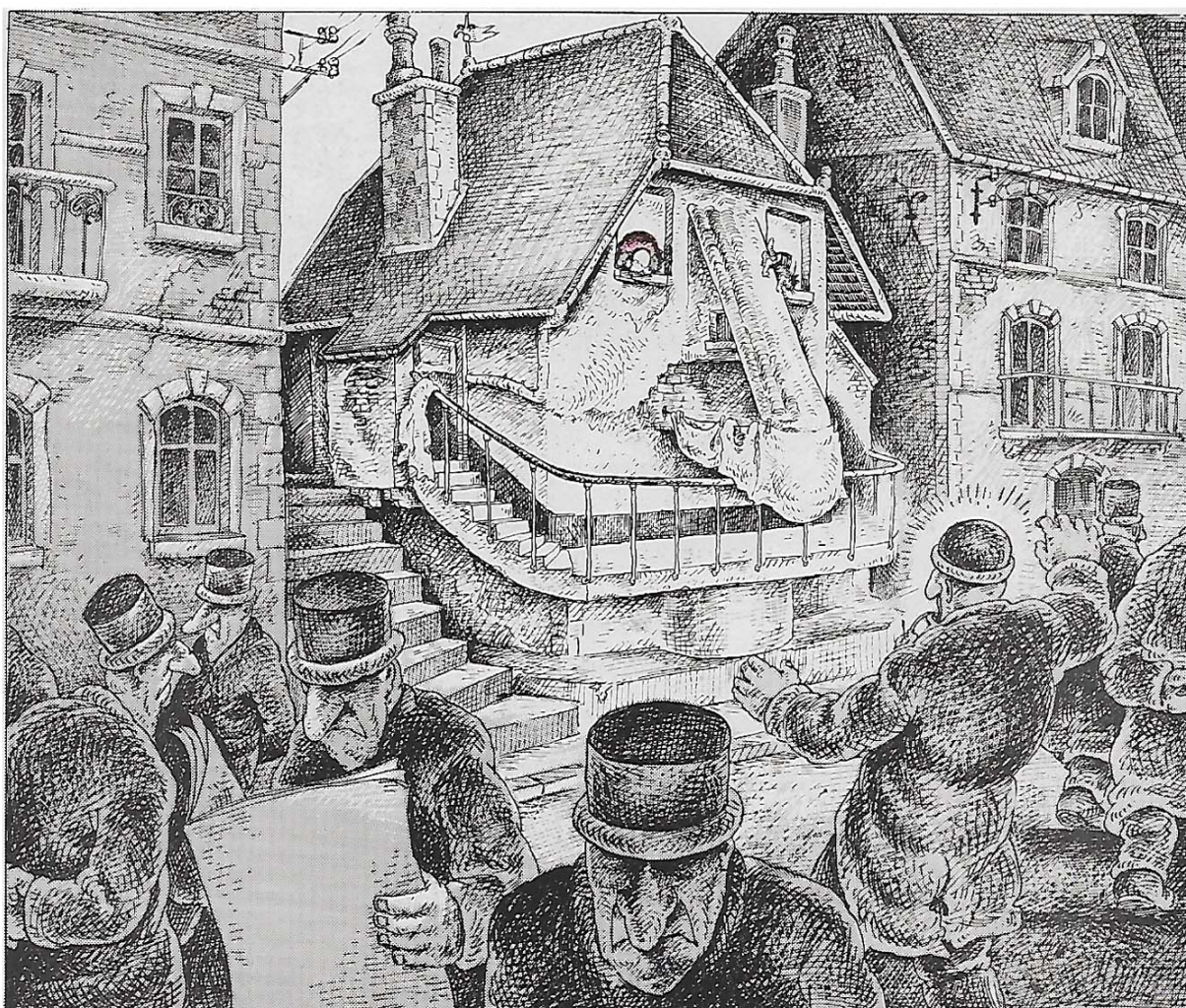


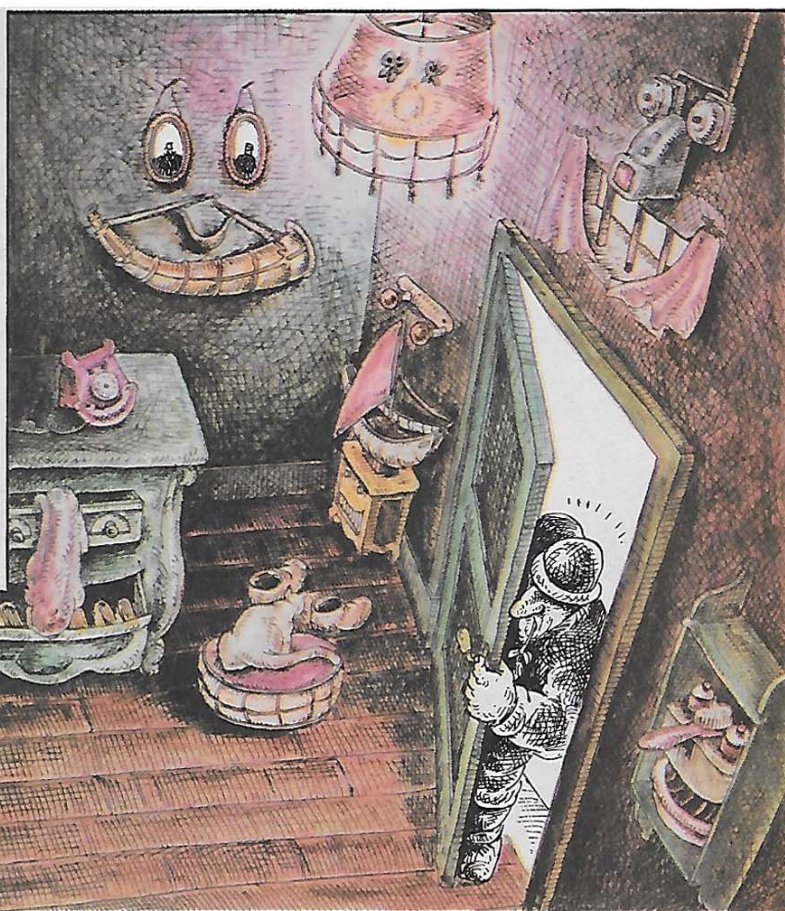
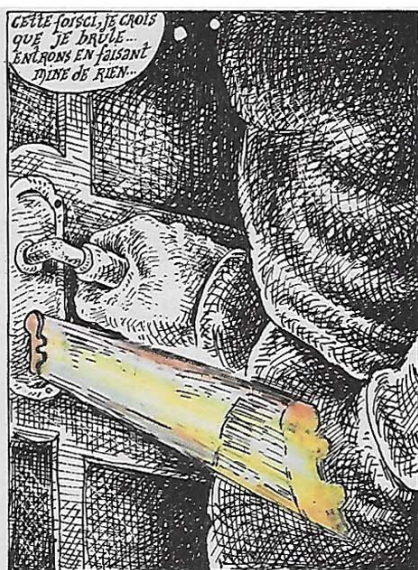










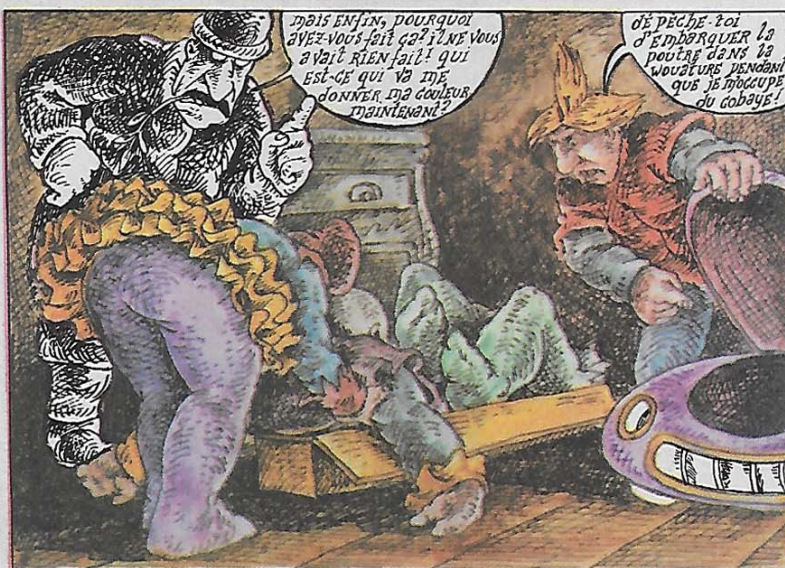
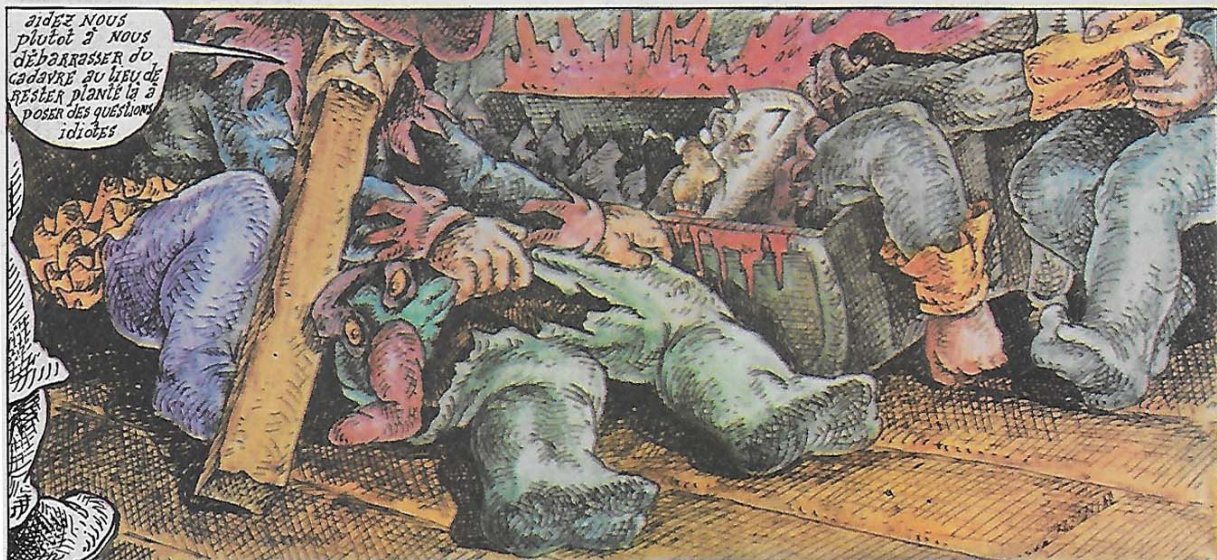
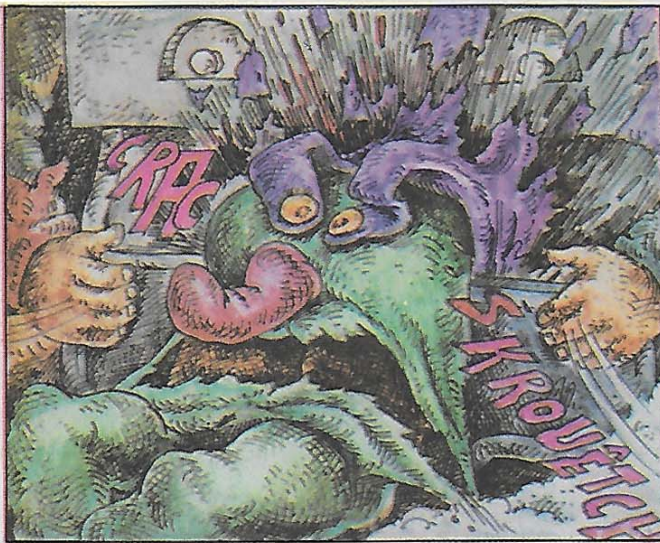


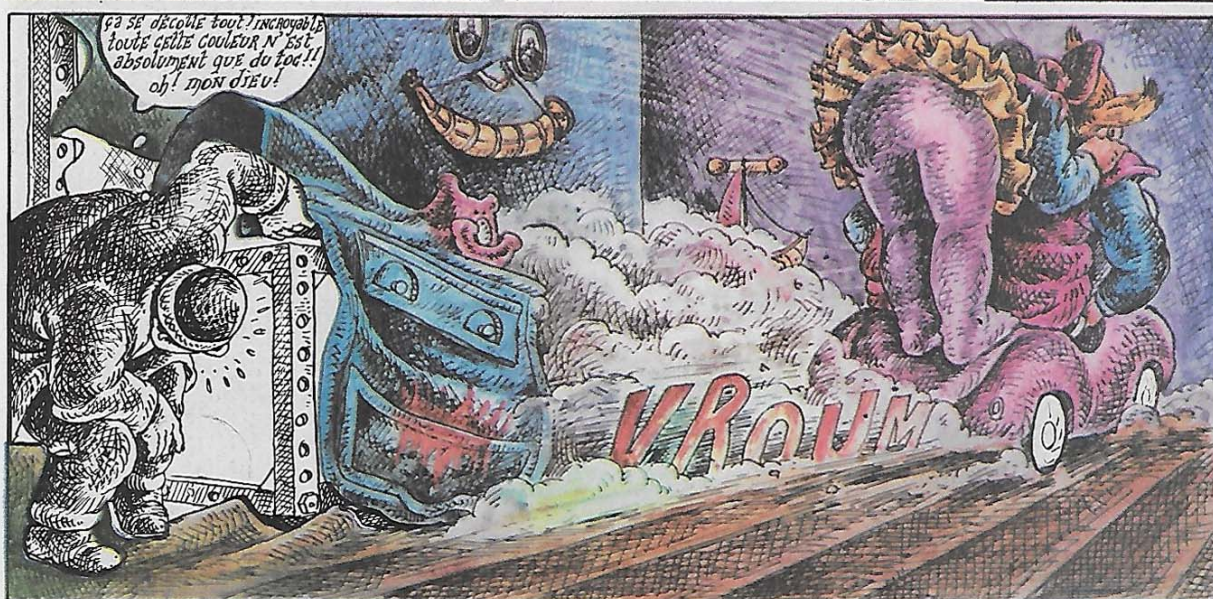
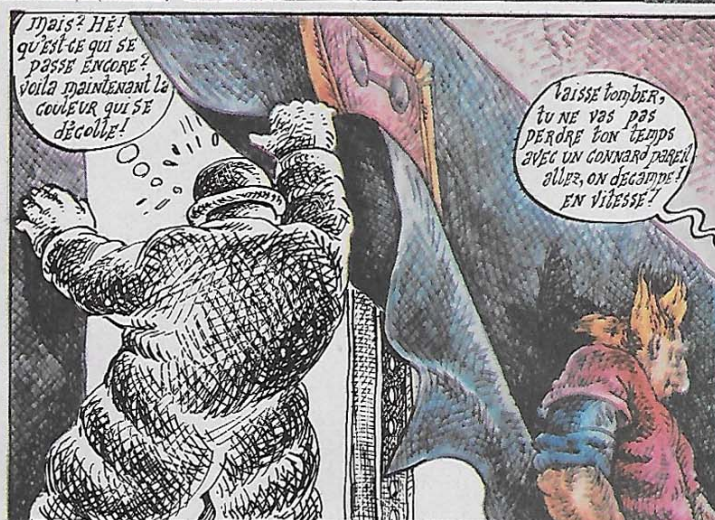
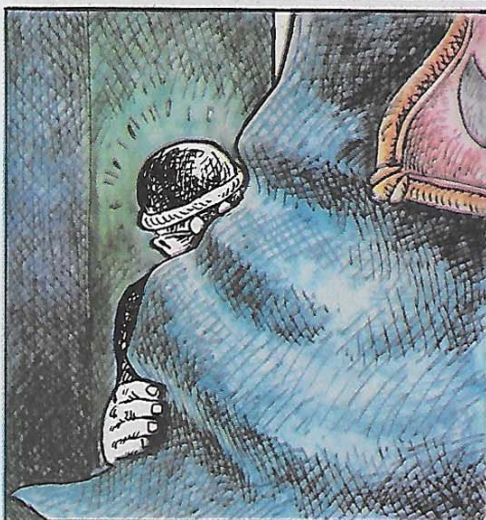


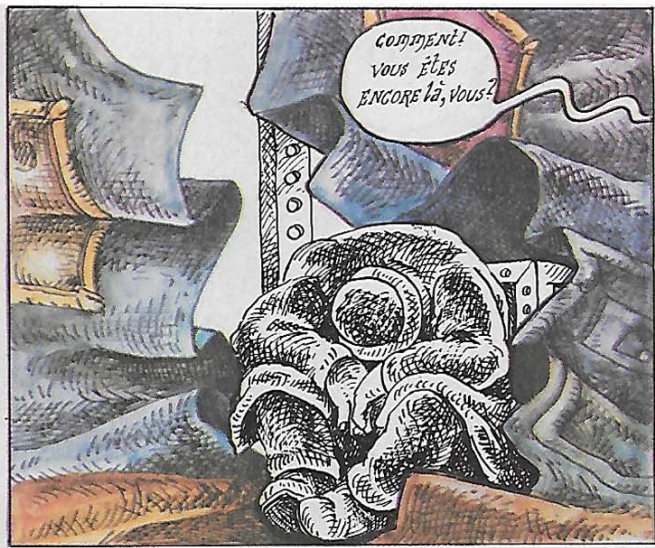


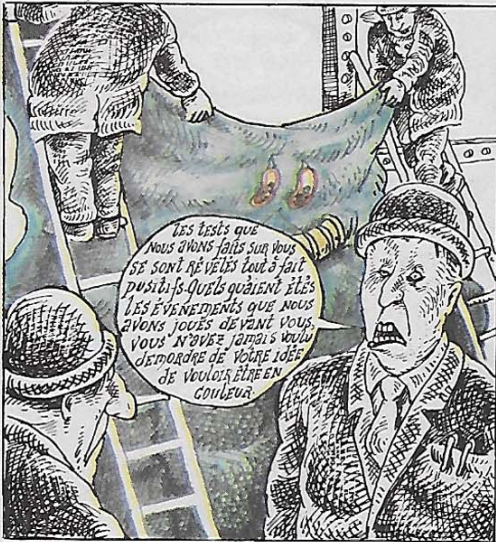












La Ironique de Cucullus



Le mouvement dans les œuvres littéraires c'est une invention jacobine, comme la pomme de terre en cuisine.
Joseph-Arthur de Gobineau,
lettre à d'Héricault, 4 janvier
1873.

Un des grands dangers de l'asphalte parisien, c'est les soldeurs de livres. Comment ne pas s'arrêter et trouver quelque chose qui convienne à l'humeur du moment, de ces bouquins qu'on aurait jamais pensé acquérir, mais que le prix « réduit » rend irrésistible. J'ai plongé ainsi, sous le couvert de mes petits articles, pour la collection « Time-Life » de La Cuisine A Travers Le Monde. J'ai déjà eu l'occasion ici de rechigner sur les préfaces de l'édition française, dues à Robert J. Courtine La Reynière, dans lesquelles on sentait poindre un nationalisme pour le moins déplacé. Toujours chez un soldeur j'ai acheté Mes Repas Les Plus Etonnants du même imbécile.

Qu'on m'entende bien, je ne mets pas en cause les connaissances théoriques du plus célèbre chroniqueur stomacal français. Ce qui se devine dans Le Monde et qui s'étale dans Pariscope au sujet des minables cabarets et autres lieux de « plaisir » de la droite la plus bête du monde, s'épanouit dans ce livre de souvenirs et de recettes. Quelques citations ? « Remarquez que j'aurais pu aller à Persépolis. Louis Vaudable, le patron de Maxim's, m'avait offert de m'embaucher sous les tentes de ses cuisines pour pocher les œufs de caille. Il paraît qu'un pseudo-confère fit des bassesses pour obtenir la place. Je la lui laissais bien volontiers : si les voyages forment la jeunesse, ils déforment les pantalons ! » Plus loin, à propos des diners d'enterrement : « Il y a même des peuplades, chez ses amis d'Afrique (à De Gaulle) où l'on mange, en signe d'allégresse, le cœur du cadavre ». A propos d'un déjeuner organisé par un club gastronomique Belge (!) « Au Club des 33 on n'accepte pas les femmes à table. Cela m'enchantait... Mais pourtant, ce soir-là, le sourire d'Eve illuminait le repas des « 33 » car étaient invités le roi

Léopold et S.A.R. la princesse Lilian de Belgique, princesse de Réthy... (ça doit lui botter le mot princesse, comme les haricots verts) qui est tout à la fois la grâce, l'intelligence et l'appétit... » et surtout : « ... À ce moment ses yeux tombèrent sur un compte-rendu, dans un quotidien, de la réception d'un Chichiboubou quelconque à l'Elysée (on recevait alors beaucoup de rois nègres, pour leur donner de l'argent en même temps qu'une haute idée du Général). On donnait le menu. Il le recopia cyniquement. Et c'est ainsi que trois mois plus tard nous déjeunâmes comme à l'Elysée.

Mais mieux !

Et entre honnêtes gens !... »

Voilà de quoi se dégoûter définitivement de la haute cuisine. Quand on pense que c'est ça qui donne le ton dans Le Monde, que l'art culinaire français est représenté sur la planète par cette culotte de peau raciste, sous le prétexte qu'il a ses entrées chez Lasserre comme d'autres à la cantine. Pauvre France.

A bas les restaurants, ce pis-aller. A vos casseroles, la révolution est au bout du couteau, c'est bien connu, je n'hésiterai pas à me répéter. Vous pouvez les sortir, vos sabres. Ceux qui lisent Charlie Mensuel et pas l'Hebdo sont des cons : je viens de me faire confirmer par Gebé ce qu'il a écrit dans le n° 260 : Je recopie cyniquement : Le ministère de l'Agriculture s'apprête à promulguer une limitation des variétés d'arbres fruitiers. Six ou sept variétés dans chaque espèce seront seules autorisées. Les pépiniéristes ne pourront greffer et vendre que des variétés homologuées ».

En voilà, un crime contre l'humanité. Orwell dépassé. A quand le bœuf uniquement fait de faux-filet, et le maquereau interdit de séjour. C'est la

bêtise qui sort du puits, et il est insondable. Aux chiottes le ministre. Il n'y a déjà plus de prunes. La fraise Héricart (pourtant c'était une vicomtesse, cette dame-là) est sur le déclin, je ne parle pas des pommes, les poires c'est à peine mieux... J'imagine la maison poulaga traquant les derniers pruniers Ostie, s'il en reste. Un prunier c'est dur à planquer dans sa salle de bain...

J'ai pas le cœur à vous lancer dans la cuisine. Mais peut-être ne connaissez-vous pas cette façon de faire cuire les pommes de terre. Avec le caviar, on ne peut pas faire grand-chose. Avec la patate, c'est fou ! Les Suisses font souvent des galettes de pommes de terre rapées, sous le nom de roesti ou quelque chose comme ça. Le truc, à mon humble avis, c'est de raper fin, de faire sauter à feu moyen dans un peu d'huile d'olive. Quand la poêle est chaude, on verse la rapée que l'on étale vivement à la fourchette. Le difficile, comme la galette est mince, afin d'être croustillante, c'est de la retourner. Si vous n'êtes pas sûr de vos acrobaties, prenez une assiette. Variantes : avec un œuf battu. Avec du persil. De l'ail et du persil. De l'aneth haché, du fromage, de l'oignon, des petits lardons frits, etc... Recommandable, comme accompagnement des champignons. En particulier, servi recouvert de trompettes de la mort (ces délicats cornets noirs boudés par tellement) sautés à part dans le même corps gras, avec ail et persil, un simple régal pour l'œil et le palais.

Et maintenant, creusez votre tombe avec vos dents.

Si vraiment vous ne savez pas comment épater votre voisin, cherchez chez les soldeurs l'Antisteak, petit traité de dandysme culinaire (De-noël) un recueil de recettes bizzarroïdes, je n'en ai essayé aucune à l'heure qu'il est, mais je me suis bien amusé à lire la chose, on rigole d'un rien.

LES JEUX DU SUISSE

Kurt Mohr

Remplacer les lettres par des chiffres, de manière à ce que les opérations jouent. A chaque lettre correspond un seul chiffre. Procéder par déductions et éliminations successives. Pour faciliter la tâche, rayer les cases « impossibles » au fur et à mesure des déductions : les cases restantes donneront la solution du problème.

Problème n° 4

BLEU	0	1	2	3	4	5	6	7	8	9
+ BLANC	B									
	L									
ROUGE	E									
+ ROUGE	U									
	A									
GBREL	N									
	C									
	R									
	O									
	G									

Problème n° 5

(trouver non seulement les chiffres, mais aussi les signes des six opérations).

TU VAS = PIGER

AS IR = PTRR

VSER PRTRR = PAPER

	0	1	2	3	4	5	6	7	8	9
T										
U										
V										
A										
S										
P										
I										
G										
E										
R										

$$\begin{array}{r}
 41298 \\
 + 20649 \\
 \hline
 20649 \\
 + 18753 \\
 \hline
 1896 \\
 \times 345 \\
 \hline
 26910
 \end{array}$$

Solution des problèmes

J'AI DU MAL
À ME
TENIR
DROIT.



J'AI DU MAL À
REGARDER
LES GENS
DANS LES
YEUX.



Feiffer

J'AI DU MAL À
SERRER LES
MAINS.



J'AI DU MAL À
M'EXPRIMER.



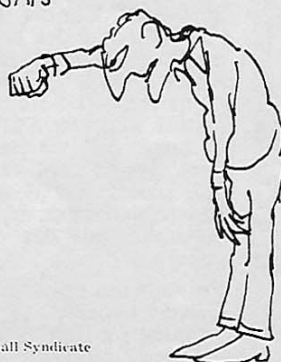
J'AI DU MAL À FAIRE
CONFIANCE.



J'AI DU MAL À
ÊTRE
HEUREUX.



MAIS JE SAIS
FAIRE
MAL.



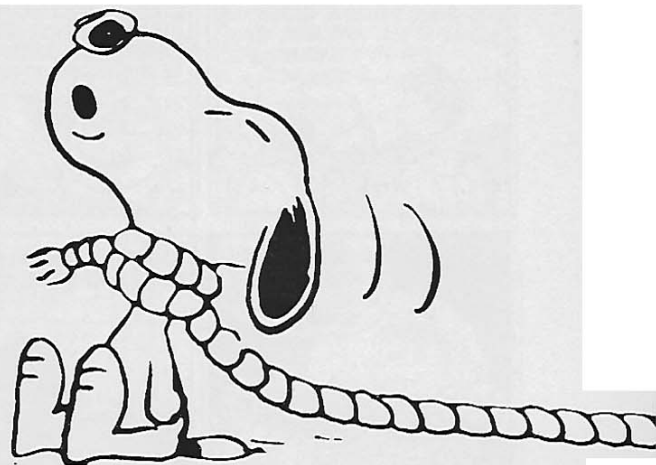
ÇA
COM-
PENSE.



Dist. Publishers-Hall Syndicate

© 1974 J.B. Feiffer

Charles M. Schulz PEANUTS









© Opera Mundi



LES PETITS-MOQUETS FONT LES GRANDES OREILLES

L'INVENTEUR DE LA BANDE-DESSINÉE

Rodolphe TOPFFER (1799-1846) n'a pas seulement inventé la BD, il a inventé en même temps – preuve qu'il était moins con que certains dessinateurs d'aujourd'hui qui hurlent après elle – la critique de BD, ou la réflexion sur la BD si vous préférez. Aussitôt après lui, la réflexion/critique a quasiment disparu pour renaître il y a seulement quelques années, et jusqu'ici un peu faiblote. Heureusement que je suis là, eh eh.

Töpffer explique cela dans son essai en six volumes, que je me suis farci pour vous – preuve que je suis un chroniqueur sérieux – **REFLEXIONS ET MENUS PROPOS D'UN PEINTRE GENEVOIS**, qu'on trouve rarement car il a été édité en 1843. Citons, car c'est parfait : « *Il y a très peu d'artistes qui veulent raisonner sur leur art. Leur vie est toute d'impressions : philosophie, ils s'en moquent ; raisonnement, ils bâillent ; déductions, ils s'endorment. Enfants gâtés, mais surtout enfants qui n'aiment que leurs jouets, et boudent leur rudiment* ». Il employait encore le mot ART, car Dada n'était pas passé par là et BD n'était pas encore inventé. L'inventeur de la BD, de la « figuration narrative », du récit en images, est un peintre genevois (quand on est genevois, il vaut mieux être peintre que Maurice), qui sera conduit à employer cette technique parce que la peinture avait perdu depuis belle lurette ses racines sociales et populaires (qu'elle n'a d'ailleurs jamais retrouvées depuis). Il dit lui-même dans l'opuscule cité plus haut : « ... *Il ne faut jamais perdre de vue... que l'art, chez les anciens, vit greffé sur les institutions publiques, fait corps avec elles, et c'est tellement sa condition, qu'il ne s'en sépare que pour se dénaturer et déchoir. Il travaille pour les théâtres, pour les temples, pour les places publiques ; il s'adresse à la foule, il parle aux masses. On ne le voit point, comme de nos jours, presque entièrement détaché des institutions, servir les caprices de l'amateur, décorer seulement les salons du riche, suivre mille routes diverses, perdre, faite d'une impulsion unique et vigoureuse, son style et sa grandeur, le et se réfugier pour vivre dans la variété des sujets* »

et perfectionnement de l'exécution. » Merde ! On dirait de l'Epistolier avec 130 ans d'avance ! Quand je vous disais que la BD était née très bas, qu'elle était pour les illettrés et les fauchés qu'ont pas les moyens de s'acheter des tableaux pour mettre dans leurs coffres-forts ! Ça fait plaisir de savoir qu'on est pas seul. Et pourtant, Töpffer n'avait pas les mêmes idées politiques que moi, loin de là : pour lui un Lecanuët aurait été une sorte de dangereux communiste. Il avait fondé un canard tout ce qu'il y a de plus « conservateur » (c'est comme ça qu'on appelait les réac en ce temps-là).

Ses albums de BD méritent une lecture approfondie, car c'est souvent génial : Töpffer a presque tout inventé. Le montage, les effets de répétition, la parodie, les cases, les trucs du cinéma 50 ans avant le cinéma, la narration à suspense, etc... De surcroît, il y a des trucs très très drôles, particulièrement Mr. Jabot. Un éditeur connu pour ses livres chers, Pierre Horay, vient de réussir la gageure de combiner ses intérêts et ceux du public. Il a sorti un splendide album TOPFFER qui vaut 86 F, mais qui reprend *tous* les albums de BD de Töpffer, soit sept en tout, ce qui met chaque album à 12 balles ! Le cadeau idéal. Chaque histoire vaut le coup, y en a pas une mauvaise. Je vous donne les titres et la date de leur réalisation : M. VIEUX-BOIS (1827), Dr. FESTUS (1829, dont il existe une version roman, illustrée), M. CRUPROGAMME (1830), M. JABOT (1831), M. PENCIL (1831), M. CRÉPIN (1837), HISTOIRE D'ALBERT (1844). En dehors de ça, Töpffer a illustré ses récits de voyage, ses essais, et son œuvre s'arrête là. Il était temps de le rééditer et qu'on commence à y voir clair dans l'histoire de la BD, que les « historiens de la BD » ont si souvent truquée à leur profit qu'on ne s'y reconnaît plus.

Quand vous l'aurez lu, vous verrez qu'on peut être un parfait réactionnaire et faire une véritable révolution dans l'expression et la création, ce qui est tout à fait immoral. Je terminerai en disant que Töpffer, comme Epistolier, avait compris la force du noir et blanc, qu'il considérerait avant tout comme une couleur, et qu'heureusement l'économe éditeur n'a pas affligé ses dessins d'une cou-

leur débile comme on fait si souvent en pareil cas ; bravo.

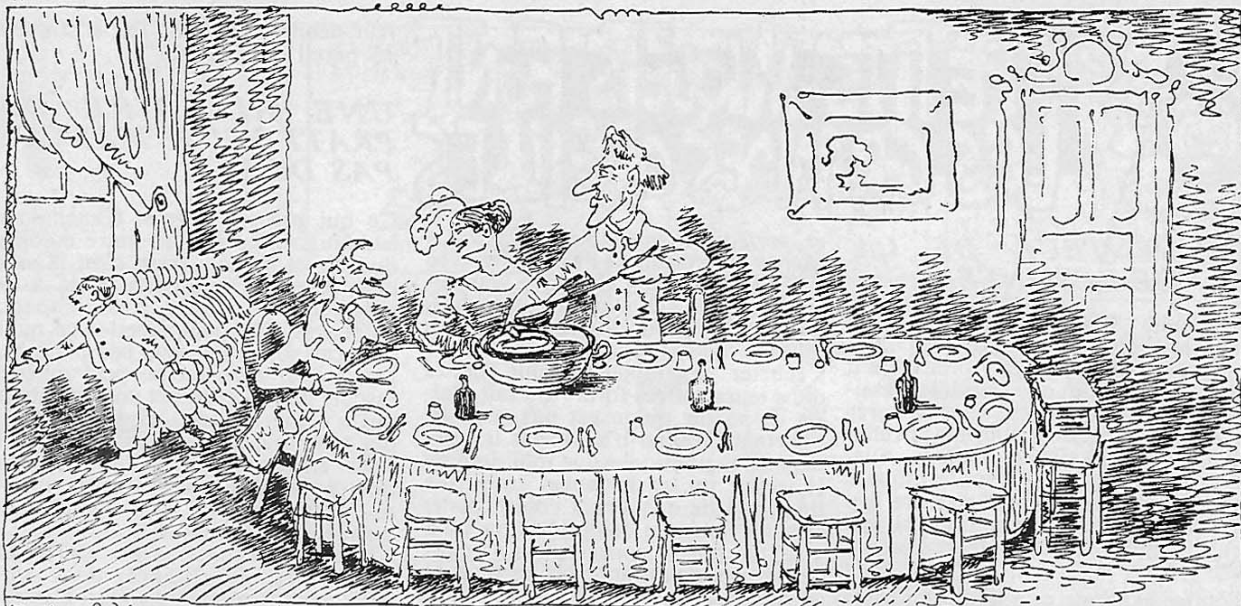
UNE HISTOIRE DE PRATT QUI NE MANQUE PAS DE SEL

Ce qui précède permet d'enchaîner sur Hugo PRATT, un autre colosse du noir et blanc : Pratt, c'est le modèle. C'est la virtuosité alliée à la simplicité, en un mot, c'est l'impact, l'efficacité. On peut détester ce qu'il fait, car son style n'est pas plaisant, pas facile, mais on ne peut qu'être fasciné par un dessin et une narration qui n'a rien en trop, rien en moins, qui tape tout de suite au ventre, qui vous embarque dans des histoires dont a priori personne n'a rien à foutre, notamment la guerre italo-allemande des années 1910.

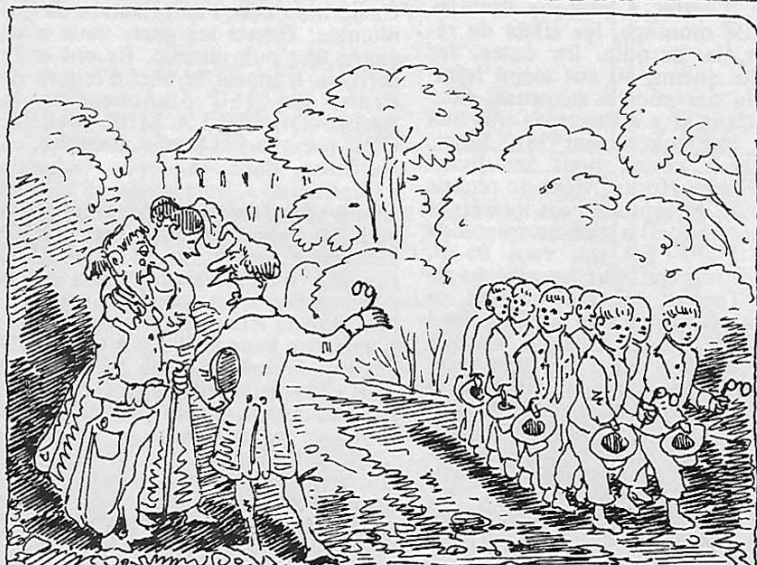
Chacun connaît son CORTO MALTESE. En France, deux éditeurs se battent pour l'éditer, Casterman et Publicness. Cette fois, ils se sont intelligemment mis d'accord : Casterman avec l'autorisation de Publicness. Bravo les gars, vous avez gagné une pub chacun. Ils ont enfin sorti en français le chef-d'œuvre de Pratt, les 160 planches de la **BALLADE DE LA MER SALEE**. C'est paru, si j'ai bonne mémoire, en feuilleton dans la revue italienne « L'intrepido », puis – dès 1971 – en album chez Mondadori, un seul album pour les quatre épisodes, ceci au prix incroyable de 12 ou 13 balles ! En France, c'est d'abord paru dans « France-Soir », le quotidien qui fait plus pour la BD qu'on n'attendait d'un si mauvais journal (il n'y a que la BD de bien là-dedans), puis partiellement dans « Phénix ». Enfin le voilà en album pas mal traduit, encore que l'italien soit cent fois mieux adapté au climat de Corto Maltese, à son romantisme, son sentimentalisme, son lyrisme en un mot. Si vous voulez savoir ce que c'est que l'emploi du noir et du blanc dans une BD, payez-vous ça. Payez-vous ça de toutes façons, c'est une des plus belles choses jamais dessinées et racontées, c'est le modèle

Hugo Pratt





Monsieur Crépin ayant éternué dans la soupe, les jeunes Crépin courent aussitôt vers la fenêtre, pour jehndre d'admirer le paysage. (35)



à la promenade du Soir, Adet fait remarquer à M. Crépin, combien sa famille a gagné en urbanité française.

lui au travers du roman de son ami Alberto Ongaro (son scénariste aussi parfois), traduit chez Denoël : **UNE VIE D'AVENTURES**. Le personnage principal, décrit au travers d'une seule nuit de son existence, s'appelle Hugo Pratt.

ANCETRES (Suite)

Avant de vous offrir dans un prochain et génial article une autre four-née de grands dessinateurs oubliés, un mot sur l'un d'eux, LIQUOIS, dont Glénat vient de rééditer un album mythique : **GUERRE A LA TERRE**. Si le scénario de MARIJAC est assez intéressant à relire maintenant, disons tout de suite que le dessin a pris un net coup de vieux. Sa réputation tient essentiellement, comme Brick Bransford ou d'autres bandes des années 1930-50, au souvenir ancien qu'en ont ses lecteurs, combiné au fait qu'ils ne l'ont pas relu. Néanmoins ce n'est pas une catastrophe et ça donne une bonne idée de ce que pouvait donner la SF française en 1946. La suite, dessinée par DUT en 1948, sera peut-être rééditée un jour et on fera la comparaison. Précisons que M. Andreuon Jean-Pierre a préfacé cet album avec sa nostalgie bien connue. Profitons-en pour corriger un de ses récents papiers : le génial écrivain Ballard s'appelle James Graham de ses prénoms et nom Jim Jack, et qu'il peut corriger ses fiches. A part ça, tu vas bien ? On s'écrit un de ces jours, hein ?

Théophraste EPISTOLIER

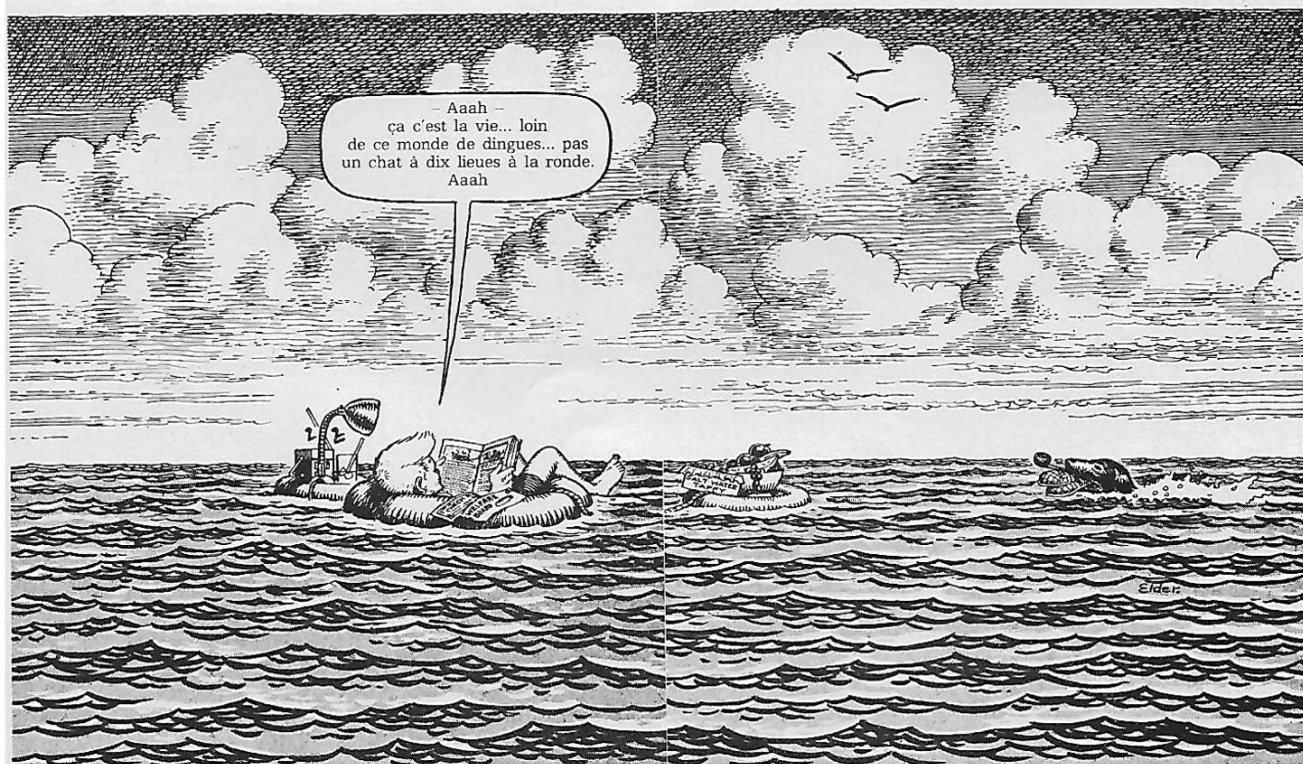
pour tous les petits jeunes qui se branlent de planche en planche sur les aventures de leur nombril, le retour de leur nombril, la revanche de leur nombril et le fils de leur nombril. Quand l'officier allemand est exécuté, ou quand Pandora - la plus belle adolescente de toute la BD - déclare à Corto : « Non verro con lei, Corto Maltese » (je ne viendrai pas avec vous), c'est à chialer tellement c'est bien foutu, on y croit dur comme Staline à son mélo pas possible. Cette

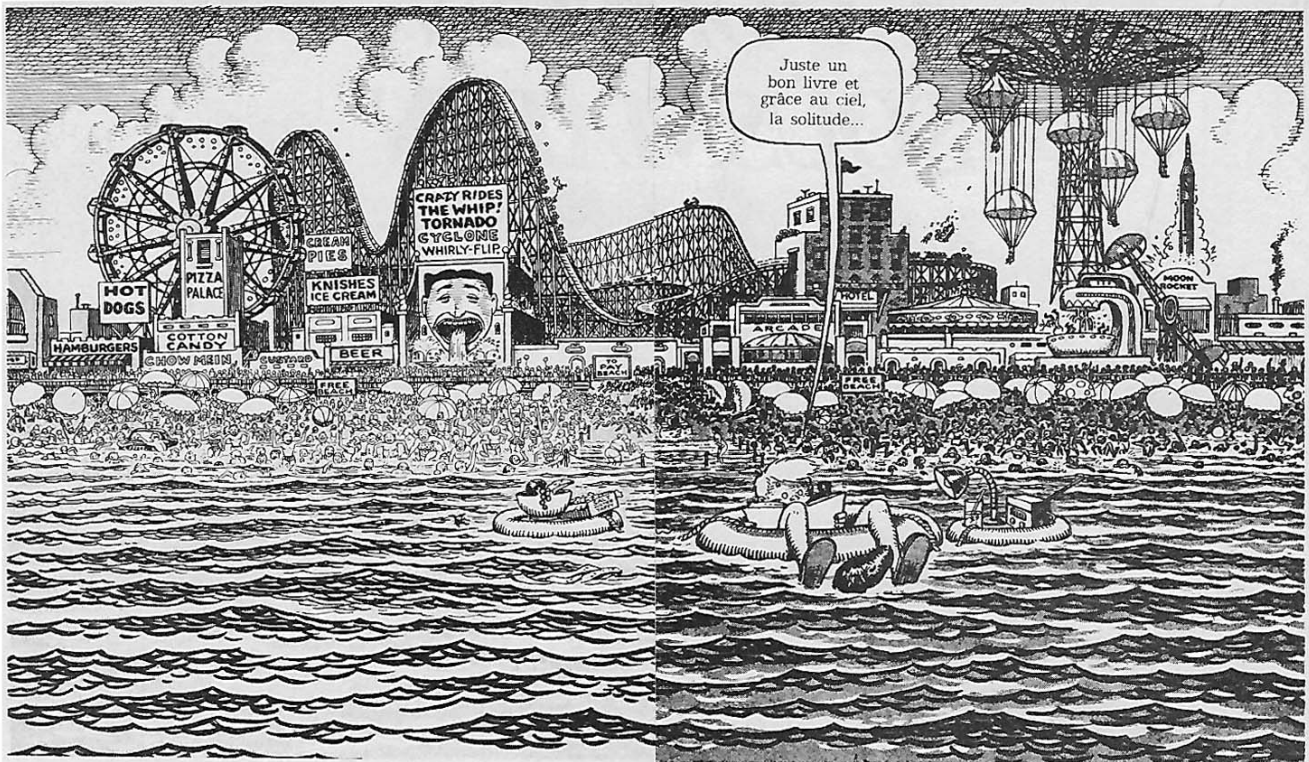
série était le début de la bande; ce qui est paru en France, dans « Pif » ou « Tintin », ce sont les épisodes ultérieurs, commencés en 1970, et que leur brièveté rend plus faibles, plus « récits d'aventures », plus traditionnels, encore que souvent très chouettes.

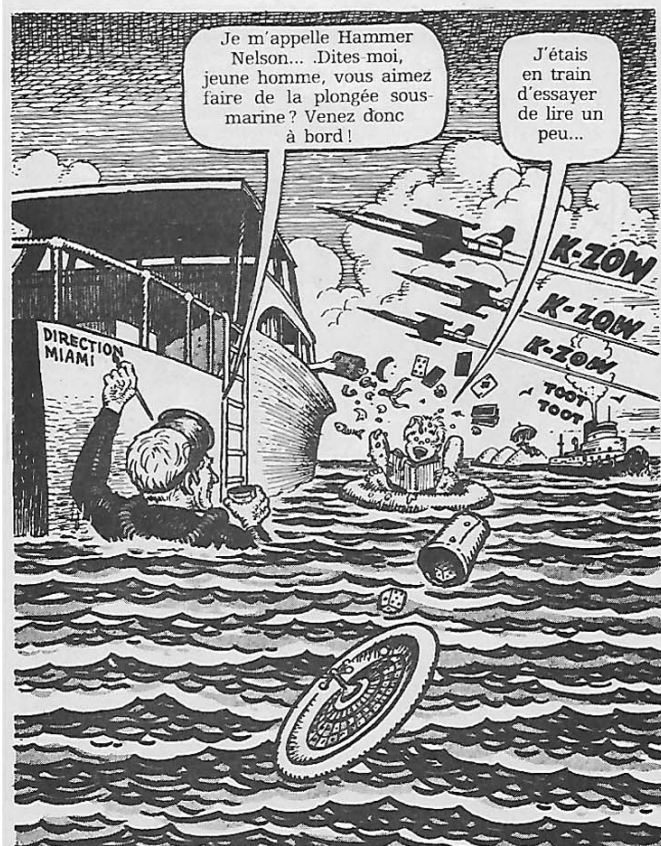
Pratt est un sacré bonhomme, mais fort mal connu de tout le monde, moi le premier. Aventurier certes, mais probablement un peu bluffeur, on peut avoir une vision inattendue de

GOODMAN SOUSMARIN

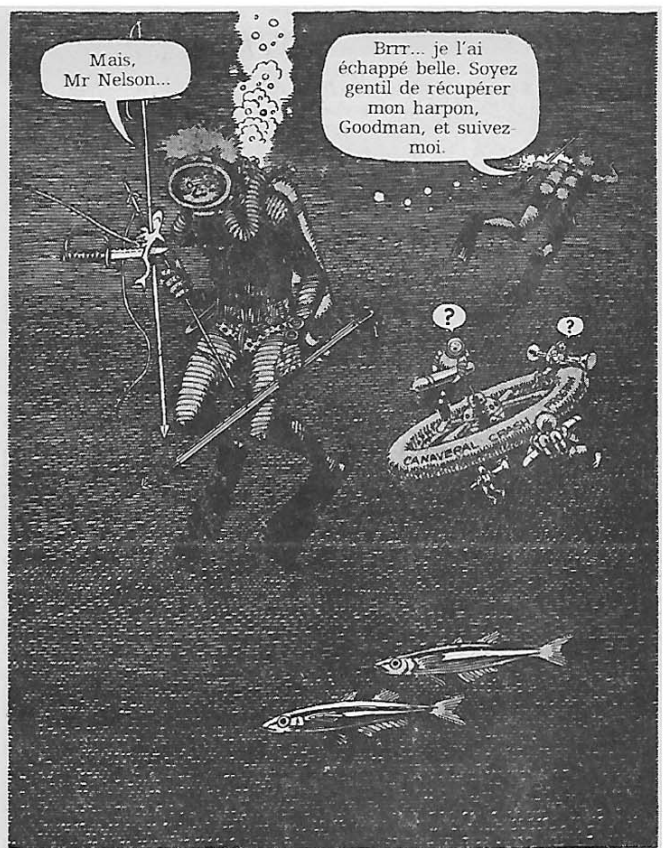
Qu'est-ce qui a bien pu mener Goodman Beaver sur le rivage de l'océan infini aux flots impétueux ? Vous vous le demandez... Eh bien c'est ce qui nous y a mené nous aussi, les auteurs ! Les filles en maillot de bain !

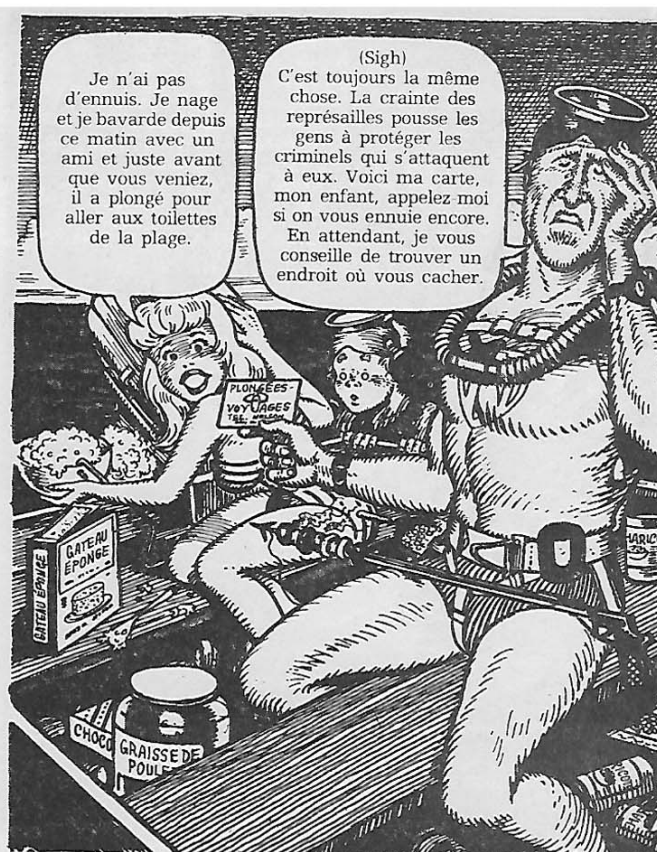


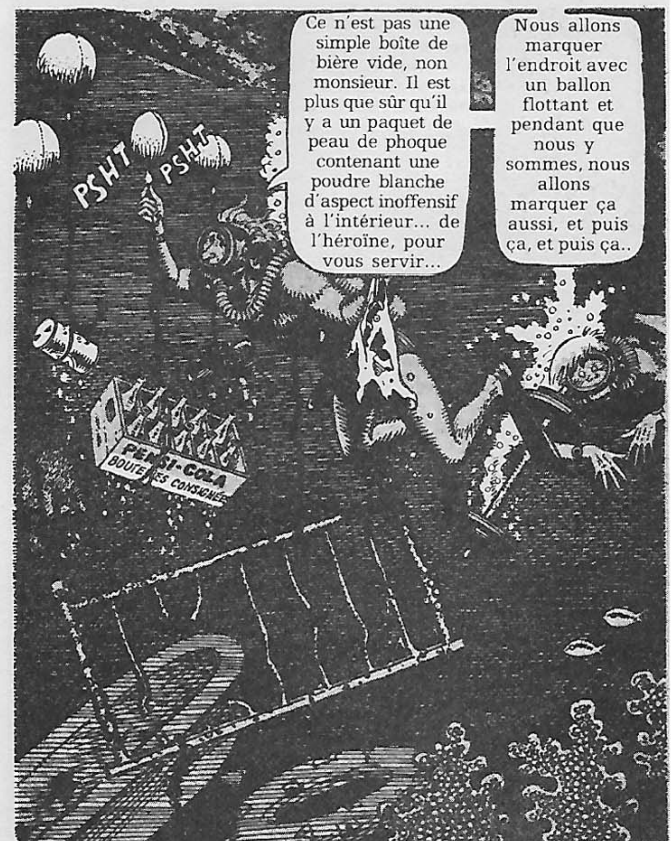


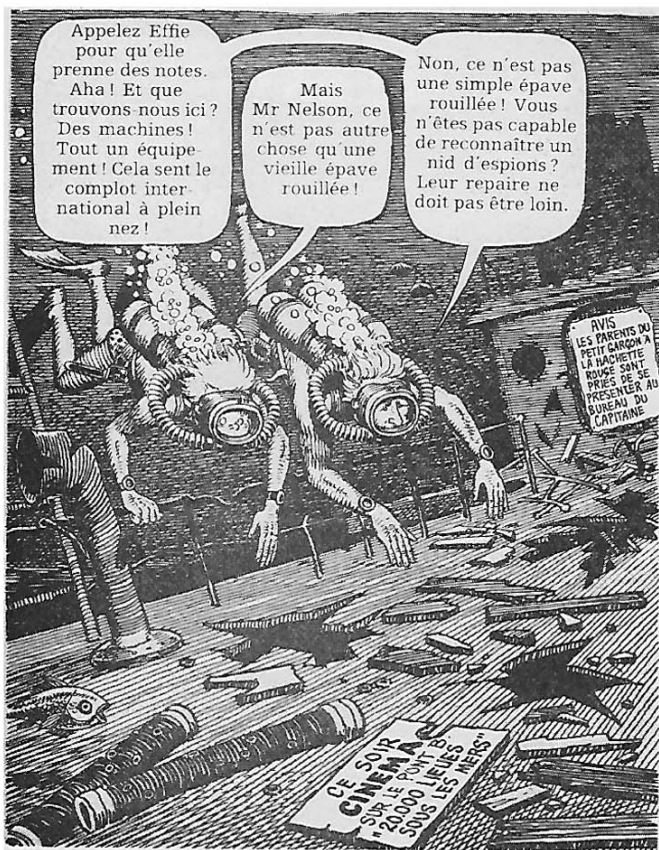


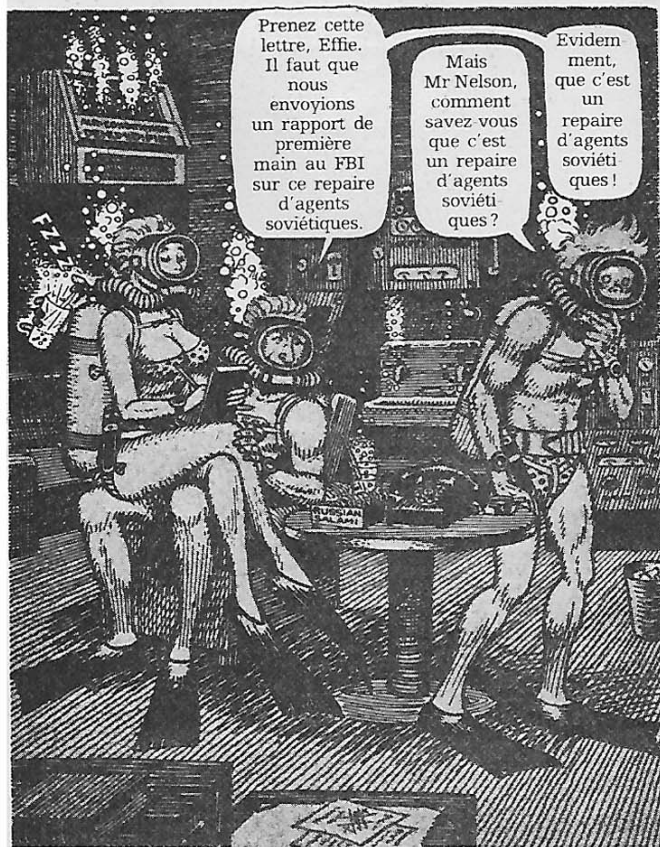
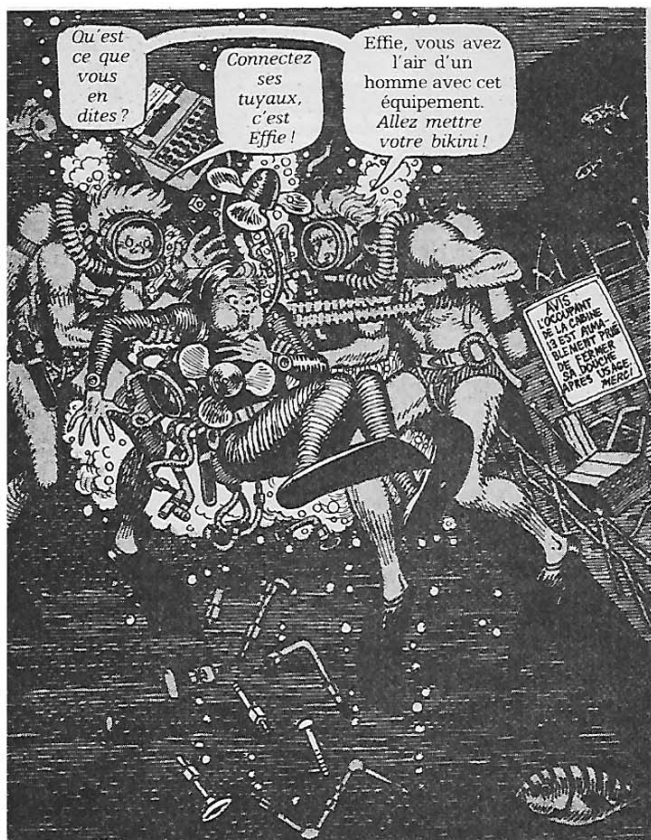


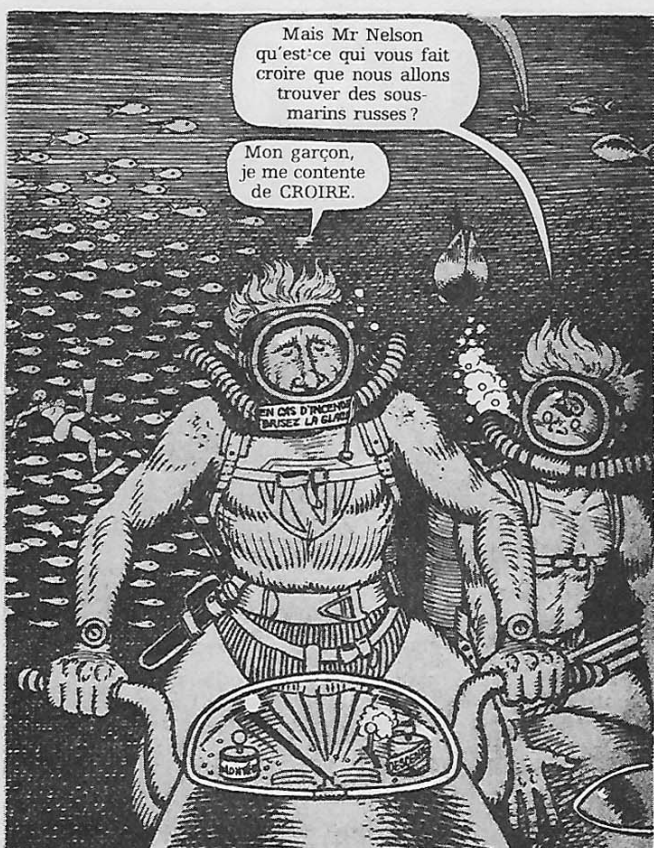
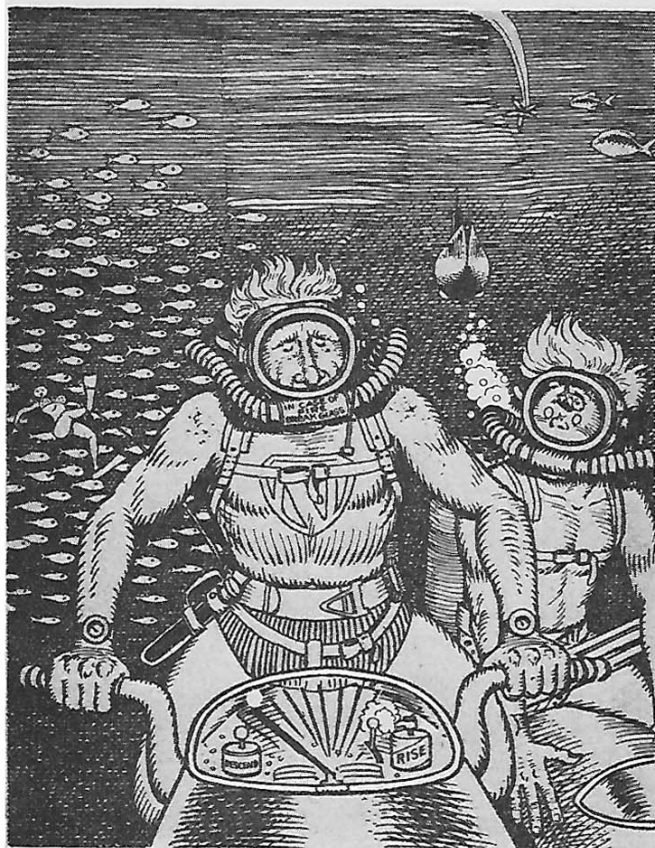
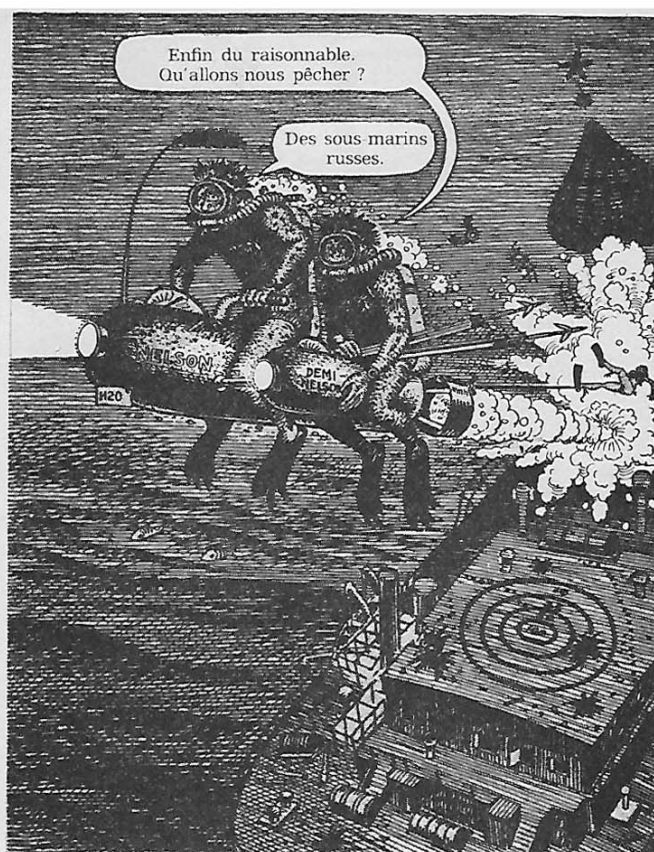
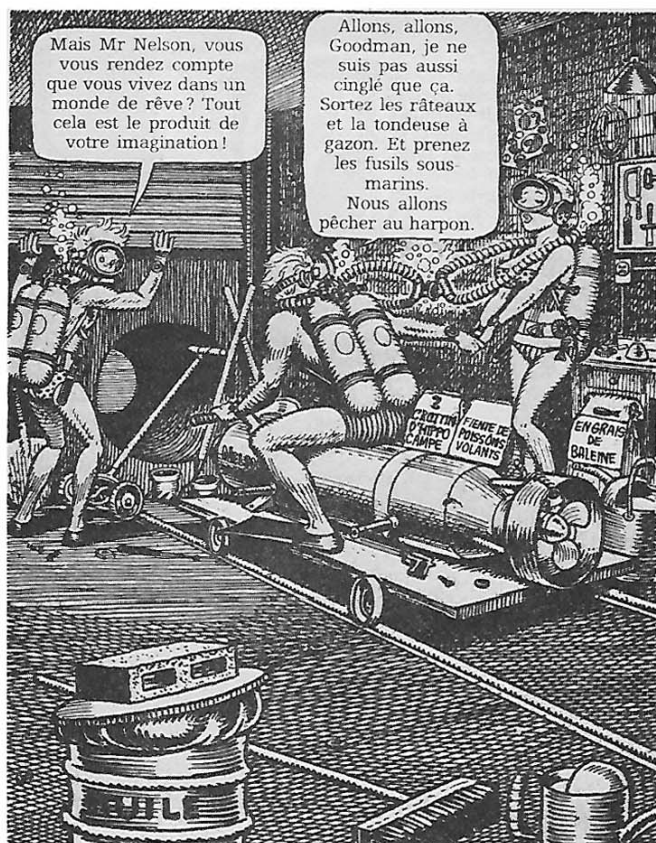


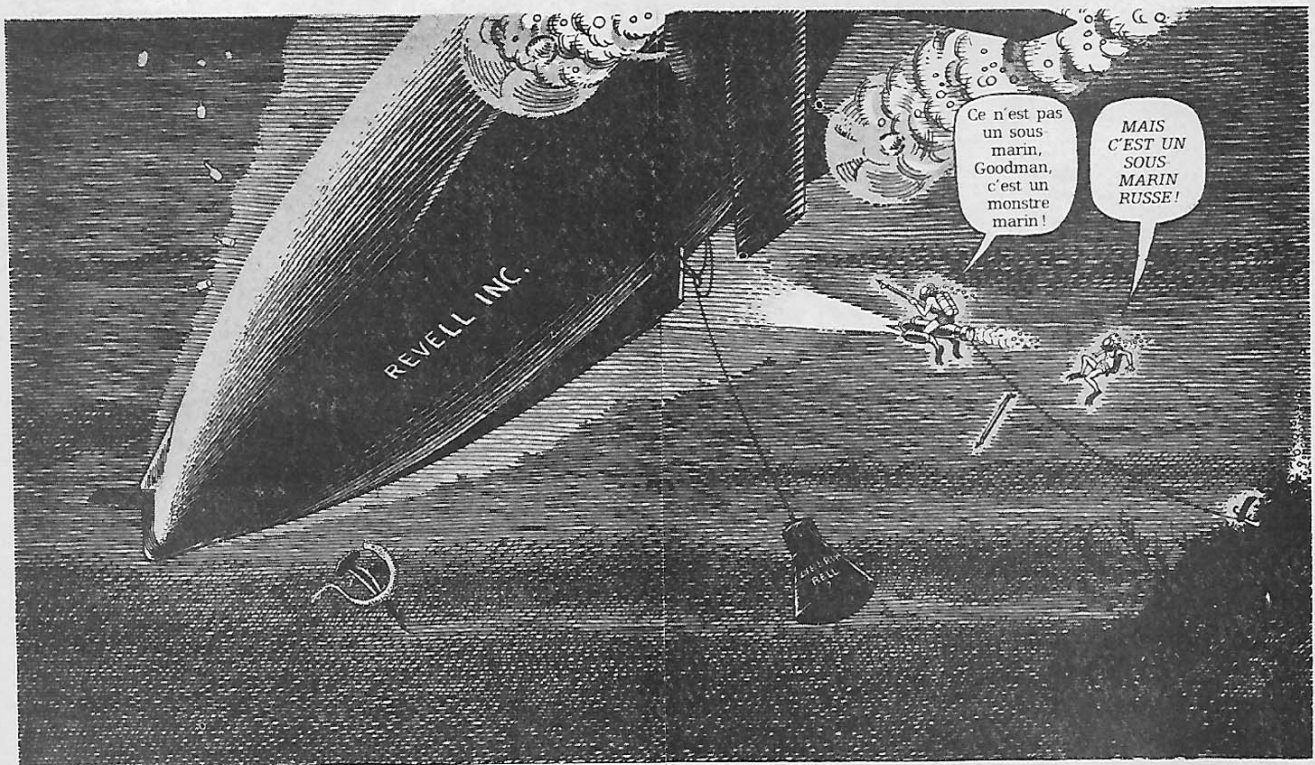
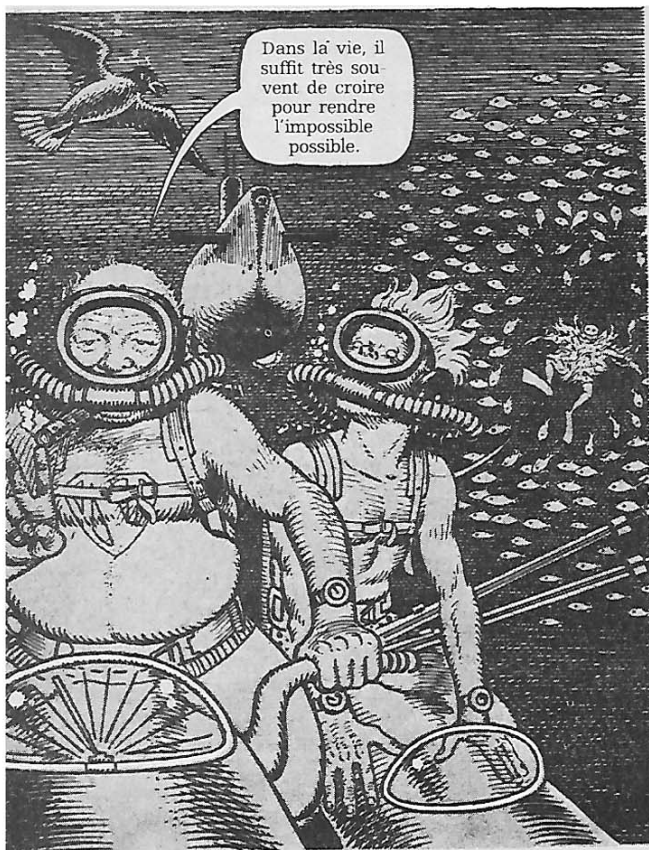


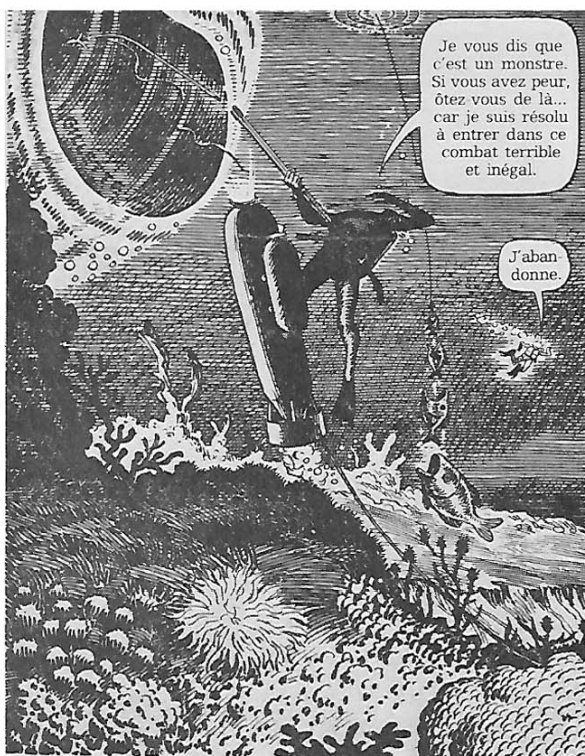




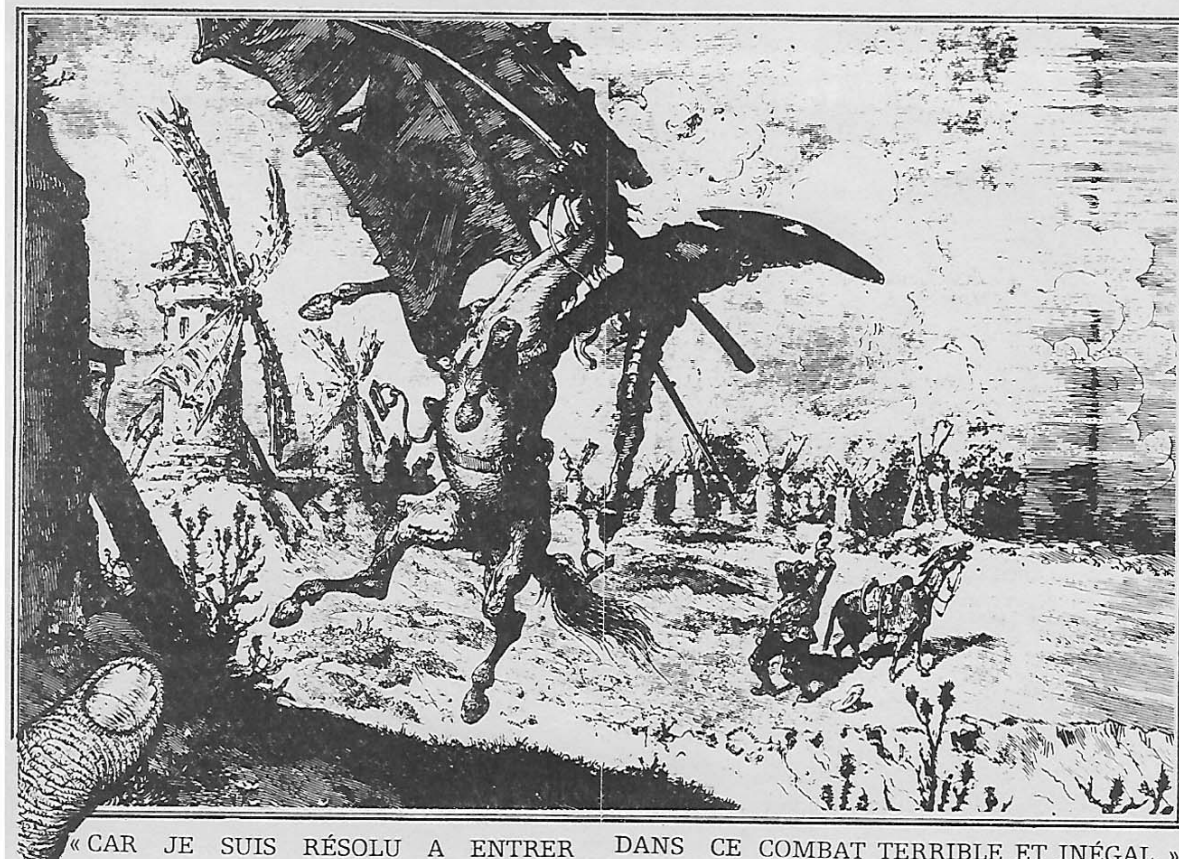








DON QUICHOTTE DE LA MANCHE



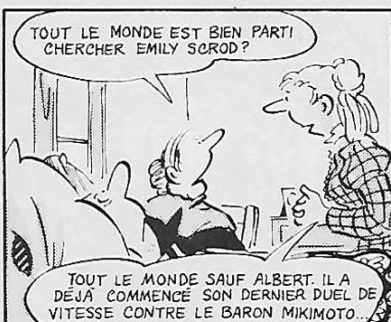
«... vois bien, s'écria Don Quichotte, que tu n'es pas fort versé en ce qui est des aventures : ce sont des géants, et, si tu as peur, ôte toi de là et te mets en oraison car je suis résolu à entrer dans ce combat terrible et inégal. »

Et disant cela, il donna des éperons à son cheval Rossinante, sans s'amuser aux cris que son écuyer Sancho faisait, l'avertissant que sans aucun doute c'étaient des moulins à vent, et non pas des géants qu'ils allaient attaquer...

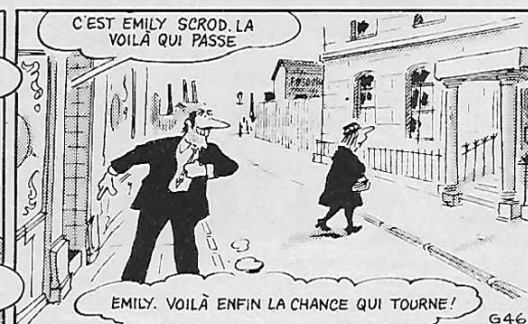
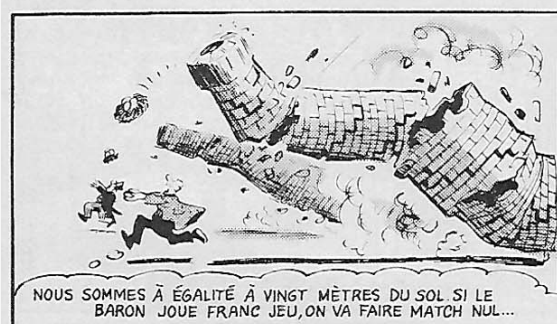
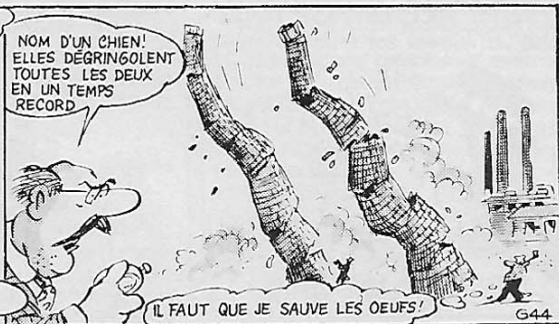
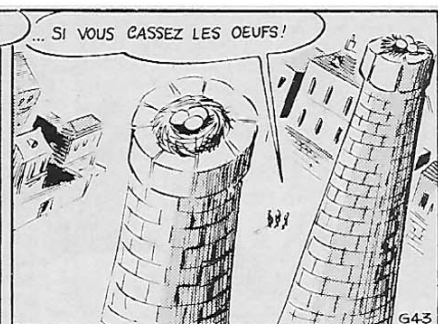
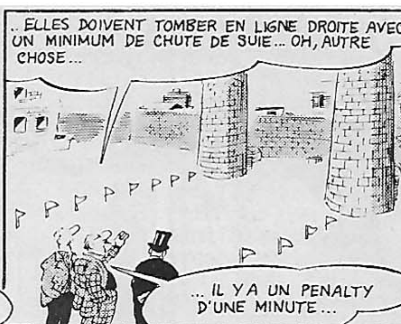
FOSDYKE SAGA

Bill Tidy

Fosdyke Saga — La famille Fosdyke, s'est enrichie grâce à la tripe et à l'opiniâtreté de ses membres.









Mohamed Abdel Wahab

(suite et fin)

Trois articles sur un même artiste, cela peut paraître excessif. Il ne s'agit pourtant pas, on voudra bien le croire, de sacrifier au culte de la personnalité. Mais en faisant plus court, il nous aurait été difficile de rendre suffisamment compte de la multiplicité des aspects d'une œuvre aussi abondante qu'inégale. Quant à l'importance de Mohamed Abdel Wahab dans la musique arabe contemporaine, elle nous semble évidente, d'ores et déjà historique : il suffit de se brancher pendant quelques heures sur une station de radio du Proche-Orient ou du Maghreb pour se rendre compte à quel point ses conceptions orchestrales ont fait école, et il n'est pas à l'heure actuelle, pensons-nous, un seul chanteur « moderne » qui n'ait, au moins dans ses débuts, subi d'une façon ou d'une autre son influence (1). De quel autre artiste arabe vivant pourrait-on en dire autant ?

Nous hésiterions à faire figurer dans une liste de disques à conseiller en priorité aux non-initiés un album tel que le premier des deux 30 cm « Caïrophon » intitulés « 40 années de succès » (Vol. I, XLPCL 140), album qui regroupe des chansons des années quarante, pour la plupart apparemment tirées d'un film. Ce genre de recueil nous semble plutôt destiné aux inconditionnels d'Abdel Wahab qui passeront sur le caractère très « musique de film » de certains thèmes au charme un peu « rétro » – charme auquel on peut d'ailleurs plus ou moins inavouablement se laisser prendre... – pour fixer leur attention sur des passages, des développements intéressants. Ainsi, peuvent étonner à la première audition les introductions de « Ya Msafer Wahdak » et « El Maya Terwi » ou le thème – un tango – de « Balash Tebousni ». Si, dans le second album (Vol. II, XLPCL 141) dont les morceaux semblent dater sensiblement de la même époque, le thème de « Ahebou Mahma Achouf » est également un tango, que dire de celui de « Yalli Nawet Techghelni » qui rappelle irrésistiblement l'air de « Comme la plume au vent »... Sans parler de l'irruption, heureusement brève, de la clarinette très « Rhapsody In Blue » dans « El Maya

Terwi » (Vol. I) ou celle de la guitare hawaïenne dans « Ensa El Donia » (Vol. II)... Mais là encore, il faut poursuivre l'audition, aller plus loin que les premières apparences. Et puis il y a la voix d'Abdel Wahab, ce travail vocal toujours fascinant qui justifie à lui seul l'écoute de ces pièces. Ajoutons enfin que l'on trouve aussi dans ces deux recueils des morceaux des mieux venus tels que « Albi Bey Olli Kalam » (Mon cœur m'a dit quelques mots, Vol. I) et, plus encore, « Modnaka Gafahou » (2) (Vol. II), sur un poème d'Ahmed Chawqi, dans lequel Abdel Wahab s'accompagne lui-même à l'oud, soutenu seulement par un violon, avec de brèves et discrètes interventions d'un chœur masculin.

Ce que nous venons de dire à propos des deux albums « 40 années de succès » peut s'appliquer à d'autres disques « Caïrophon ». Par exemple le XLPCL 160 qui nous permet d'entendre Abdel Wahab en duo avec Rajat Abdou, sa partenaire de « Doumnou El Hob », et Reikia Ibrahim, celle de « Rasasa Fil Qualb », deux films tournés au cours des années quarante. Ou encore le LXPCG 125 qui réunit des enregistrements de la fin des années quarante et du tout début des années cinquante desquels émergent la réussite vocale et orchestrale que constitue « Men Ad Eh » (Depuis combien de temps ?), le chant étrange et attachant du morceau « Roddi Aleya » (Réponds-moi) aux motifs musicaux aussi discutables qu'inattendus, et le très inégal « Acheq Errouh » (L' amoureux de l'âme) dont les résonances très « musique russe » du leitmotiv principal – exécuté en introduction par des cuivres – ne doivent pas nous empêcher d'en apprécier les trouvailles plus heureuses. Signalons que « Roddi Aleya » fait partie des chansons d'un des derniers films d'Abdel Wahab et qu'Acheq Errouh est tiré du film tourné en 1948 « Ghaz Elbanat » (Comment courtiser les filles) dans lequel Abdel Wahab n'apparaît pas en tant qu'acteur.

Arrêtons-nous sur le recueil « Immortal Melodies » (LPCXG 122). Des cinq morceaux qu'il comprend, trois figurent sur d'autres 30 cm, mais la présence de « Majnoun Leila » (Le fou de Leila) au début de la première face suffit à en justifier l'acquisition. Tiré d'une opérette datant des années 1938-39 et portant le même nom, « Majnoun Leila » est à notre connaissance le seul enregistrement qui nous permette d'entendre tour à tour dans une même interprétation la voix d'Abdel Wahab et celle de la divine Asmahan (3). Une pièce d'anthologie.

Pour qui voudrait s'initier à la musique de Mohamed Abdel Wahab, nous ne pouvons que conseiller l'écoute des deux 30 cm XLPCL 105 et 111 qui regroupent vingt-quatre morceaux datant de la fin des années quarante et du début des années cinquante. Des pièces orchestrales assez courtes – mais on, sait que dans la musique arabe, la durée d'exécution d'une même composition peut varier de façon considérable –, extrêmement différentes les unes des autres et, pour la plupart, d'une grande fraîcheur d'inspiration. De façon fugitive, des chœurs s'ajoutent par fois aux instruments comme dans le beau « Zina » à l'irrésistible déhanchement rythmique ou l'envoûtant « Maoulid Ennour » (La naissance de la lumière) qui recrée l'ambiance du départ d'un pèlerinage à la Mecque. Que d'invention dans les « Layali Loubnan » (Nuit du Liban), « Ghaz Elbanat » (tiré du film portant ce titre et dont nous avons parlé plus haut), « Ibn Elbalad » (Le fils du pays), « Al-mamalik » (Les Mamelouks) et autre « Nana » ! Signalons enfin que des morceaux tels que Bent Elbalad » (La fille du pays) et « Balad Elmahboub » (Mon pays bien-aimé) sont de bons exemples de « tamilah », forme musicale introduite pour la première fois dans la musique arabe par Abdel Wahab et qui consiste en des sortes de taqassim (4) avec apparitions successives d'instruments différents.

Revenons aux pièces chantées avec la version longue de « Al Gondol » (La gondole) qui occupe la première face du disque XLPCL 120. Composée au début des années cinquante sur un poème d'Ali Mahmoud Taha, « Al Gondol » est sans nul doute l'œuvre la plus célèbre de Mohamed Abdel Wahab. Cette renommée n'est pas usurpée, et l'on ne saurait dire ce qui l'emporte, de la beauté du chant ou de celle de la musique, tant ces deux éléments apparaissent ici indissolublement liés. Mais « Al Habib Al Maghoul » (L'ami inconnu) qui constitue l'autre face du disque XLPCL 120 et qui date de la même époque ne pâlit pas devant « Al Gondol ». Ah ! Le final d'« Al Habib Al Maghoul » !... Deux morceaux dans lesquels l'émotion se conjugue avec la sérénité et qui montrent à leur plus haut degré d'intensité les qualités spécifiques de l'art d'Abdel Wahab. Les versions d'« Al Nahr Al Khaled » (Le fleuve éternel) et « Bafakar Felli Nassini » (Je pense à celle qui m'a oublié) qui s'étendent chacune sur une des faces du 30 cm XLPCL 150 et qui ont été enregistrées dans la seconde moitié des années cinquante sont d'autres exemples de compositions longues intégrant la voix d'Ab-

del Wahab à une importante masse orchestrale. Elles méritent une écoute attentive. Certes, l'introduction « symphonique » de « Bafakar Felli Nassini » peut faire froncer quelques sourcils, mais au milieu de l'interprétation se trouvent les plus extraordinaires improvisations vocales de style « layali » qu'il nous ait été donné d'entendre dans la musique arabe : libres, les instruments de l'orchestre jouent le « taqsim » sans respecter aucun rythme prédéterminé, tandis que la voix d'Abdel Wahab s'élève avec des effets de houles et, du registre grave, part de façon vertigineuse dans l'extrême aigu en des phrases sinueuses exceptionnellement longues qui, semblant abolir les limites du souffle humain, plongent l'auditeur dans un espace émotionnel aux dimensions quasi-cosmiques.

Les versions courtes d'« Al Nahr Al Khaled » et « Bafakar Felli Nassini » qui figurent sur le XLPCL 200 ne valent pas celles dont nous venons de parler. De ce dernier disque, nous préférons le morceau « Khay » (5), particulièrement bien enlevé et dans lequel, la voix d'Abdel Wahab alterne avec celles d'un chœur féminin sur des motifs mélodiques fleurant bon le quart de ton...

Il est loin, le temps où le jeune Mohamed Abdel Wahab allait chanter pour Faouzi El Jazaïrli en échange de quelques piastres. En 1935, un an après la création de la radio égyptienne, il signait avec cette dernière un contrat pour des diffusions de 45 à 60 minutes contre 30 guinées par diffusion. Prix élevé en 1945 à environ 1000 guinées. Et l'on raconte que trois ans plus tard, il envisagera d'acheter... la Maison de la Radio égyptienne – pas moins – afin de lancer sa propre station, mais que là, il se heurtera à un refus très ferme... Pendant quelques temps, il devait diriger sa propre société de films, mais il renoncera au cinéma en tant qu'acteur et producteur en 1946. Préférant concentrer ses efforts sur les enregistrements, il va chanter de moins en moins en public, ne donnant plus que de rares récitals privés devant des princes, des rois, et autres « grands de ce monde ». Abdel Wahab a souvent été surnommé « le musicien des rois ». Un élitisme déploré avec d'autant plus d'agacement par les militants progressistes qu'ils sont loin d'être insensibles au talent de l'artiste.

Sauf envers ses proches, Mohamed Abdel Wahab, c'est bien connu, n'a pas la réputation d'être très généreux. Eh oui, le grand homme serait un radin. C'est ainsi... On va même jusqu'à dire qu'il tient à ce que cela se sache afin de décourager à l'avance tout quémendeur éventuel. Et ce sens

légendaire de l'économie se retrouve dans un souci extrême de préservation de son existence : il se méfie de l'avion, fuit la compagnie des malades, se met un mouchoir sur le bas du visage lorsqu'il traverse les rues du Caire... Quant à sa vie sentimentale qui a fait couler beaucoup d'encre, nous nous bornerons à dire qu'encore adolescent, il a été lié à une femme de vingt ans son aînée qui lui donnait des leçons de piano, qu'il a épousé Iqbal Nasser en 1942 puis, après un divorce en 1957, Nahla Al Qodsi avec laquelle il vit toujours. Il porte par ailleurs, dit-on, une véritable dévotion à ses cinq enfants : trois filles de son premier mariage qu'il avait gardées avec lui et deux garçons du second.

En 1960, il s'associe au jeune chanteur Abdel Halim Hafez pour monter la compagnie de disques « Soutelphan ». C'est sous ce label qu'il enregistrera désormais. Un des premiers 30 cm qui paraîtra sera, composé sur un poème d'Ali Mahmoud Taha, « Cléopâtre » (GSTP 19) : sur deux faces, une œuvre appelée à devenir aussi célèbre que « Al Gondol ». A la gloire de la belle reine d'Égypte, une longue fresque dont les sons vocaux et instrumentaux s'ingénient encore une fois à nous emporter bien loin en dehors du temps... Force nous est de constater que c'est dans ses compositions les plus ambitieuses qu'Abdel Wahab apparaît le plus inspiré. Un 30 cm contre lequel nous serions bien en peine d'émettre la moindre critique est le GSTP 45 dont la première face est consacrée à « Al Karnak », une autre pièce maîtresse d'Abdel Wahab, et dont la seconde réunit deux morceaux d'une veine comparable : « Falestine » (Palestine) et, sur un poème d'Ahmed Chawqi, « Dimashq » (Damas). Enfin, deux chefs-d'œuvre particulièrement marquants, chacun sur une face du recueil GSTP 48 : « Hayati Inta » (Ma vie, c'est toi) et surtout l'admirable « Doua Al Sharq » (L'appel de l'Orient) composé sur des paroles de Hussein El Sayed et qui constitue, plus encore peut-être que « Al Gondol », « Cléopâtre » ou « Al Karnak » s'il est possible, ou au moins tout autant, un sommet de l'art d'Abdel Wahab. Rarement une musique aura eu le pouvoir d'entraîner l'auditeur aussi loin à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de lui-même, de lui donner d'une façon aussi forte le sentiment de l'infini du temps et de l'espace.

C'est aussi à cette époque des années soixante que Mohamed Abdel Wahab a composé des chansons pour Oum Kalsoum : « Anta Oumri », « Amal Hayati », « Fakkarouni », « Anta El Hob », « We Maret El Ayam », etc. Bien que fructueuse,

cette collaboration n'a été qu'occasionnelle. Tout au long de sa carrière et jusqu'à nos jours, Abdel Wahab a composé pour nombre de chanteurs et chanteuses dont nous mentionnerons, parmi les plus célèbres, Fairouz, Faiza Ahmed, Sabah, Najat Essaghira, Najah Salam, Warda El Djerairia, Wadi Essafi, sans oublier Abdel Halim Hafez qui lui doit une grande partie de son répertoire.

A partir du milieu des années soixante et jusqu'aux années soixante-dix, Mohamed Abdel Wahab va se consacrer au chant accompagné par lui-même à l'« oud ». L'orchestre que l'on peut encore entendre à côté de la voix et des cordes dans « An Elwed » (L'amour déprécié, 45 tours Soutelphan ESOL 19) disparaîtra totalement dans des morceaux tels que « Shaki Tany » (L'autre apparence, 33 tours S 32), « La Takzibi » (Ne mens pas, 45 tours ESOL 38) et « Nagwa » (Épanchement, 45 tours ESOL 142). Un nouveau style se fait jour, plus dépouillé qu'auparavant. La voix se cantonne désormais le plus souvent dans le grave et le médium souvent dans le grave et le médium et, plutôt qu'un vertige, c'est une atmosphère, une couleur émotionnelle qu'Abdel Wahab semble vouloir nous communiquer par une succession continue de touches discrètes. Le jeu d'« oud » évite toute brillance intempestive, tout effet de virtuosité superflu. Et la magie opère encore : on se laisse fasciner par cet art intimiste aux dimensions plus « humaines », plus proches des limites de l'homme que celles des pièces capitales dont nous avons parlé plus haut. A-t-il existé dans la musique arabe un artiste au talent aussi multiforme ? Est-ce bien le même homme qui a pu concevoir des œuvres aussi différentes que « Fi Leil Lema Khili », « Sahirtou », « Ya Msafer Wahdak », « Doua Al Sharq » et « La Takzibi » ? Bien qu'il soit sans doute encore trop tôt pour établir un bilan définitif, celui-ci apparaîtrait déjà largement positif si l'on s'en tenait aux seuls enregistrements dont la valeur est évidente. Mais le professeur Mohamed Abdel Wahab n'a peut-être pas fini de nous étonner.

Daniel Caux

(1) Même le jeune chanteur marocain Omar Sayed, du groupe « Nass El Ghiwane », qui nous confiait récemment avoir débuté dans le chant en interprétant des chansons d'Abdel Wahab.

(2) Traduction approximative : La contrariété provoquée par la dureté de celle que l'on aime...

(3) CF « Charlie » N°61

(4) CF « Charlie » N°63

(5) Intraduisible. Pour certains, la signification serait « Mon frère ».

ALACK SINNER

VETÉRIRES 3

LES FANTÔMES, NE ME LAISSAIENT PAS DORMIR TRANQUILLE. ILS ÉTAIENT LIÉS LES UNS AUX AUTRES ET ME HARCELAIENT DES FIGURES DÉCOMPOSÉES. UNE FANTASMAGORIE QUE JE NE POUVAIS PAS ÉVITER. ILS ENVAHISSENT MES RÊVES.



JOHN SMITH III. IL S'ÉTAIT FAIT CASSER LA FIGURE DANS UNE IMPASSE. JE LUI AVAIS PRÊTÉ 100 DOLLARS SA FEMME AVAIT ÉTÉ ASSASSINÉE. IL ÉTAIT PIANISTE ET TOXICOMANE.



MON AMIE LORETTA PARKER ET MOI, L'AVONS AIDÉ À SE DÉSINTOXIQUER.



BLACK ET OLMO, AMIS INTIMES DE JOHN, MILITANTS NOIRS. LES VOIX DE MA CONSCIENCE. ILS PÉNSAIENT QUE GEO ÉTAIT UN AMÉRICAIN UN PEU NAÏF.



GEO. AVAIT ENVOYÉ LE FILANDEUX EN CABANE QUELQUE TEMPS. DES TYPES LE CHERCHAIENT POUR LE BUTER...

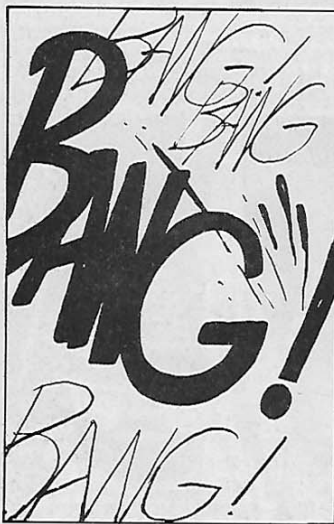
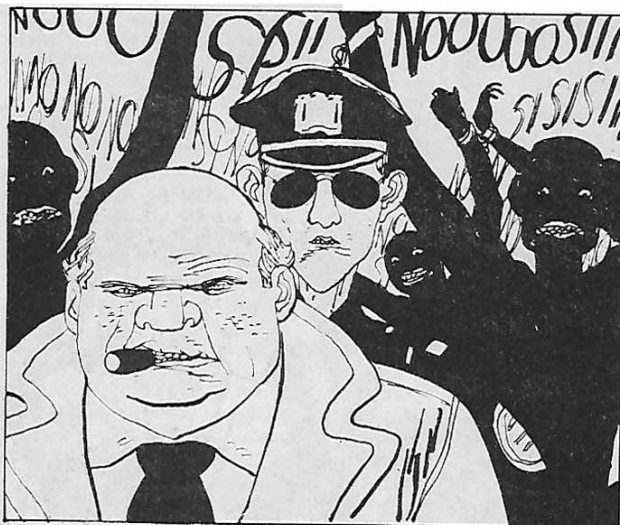


LES MÊMES TYPES QUI AVAIENT CASSÉ LA FIGURE À JOHN, ET PROBABLEMENT AUSSI TUÉ SA FEMME. ILS TRAVAILLAIENT POUR LE FILANDEUX.



MOI, TOUJOURS MOI-ENFERMÉ DANS UN BOCAL À L'INTÉRIEUR DE MOI-MÊME. OUI, JE ME RÉVAIS TEL QUE J'ÉTAIS.



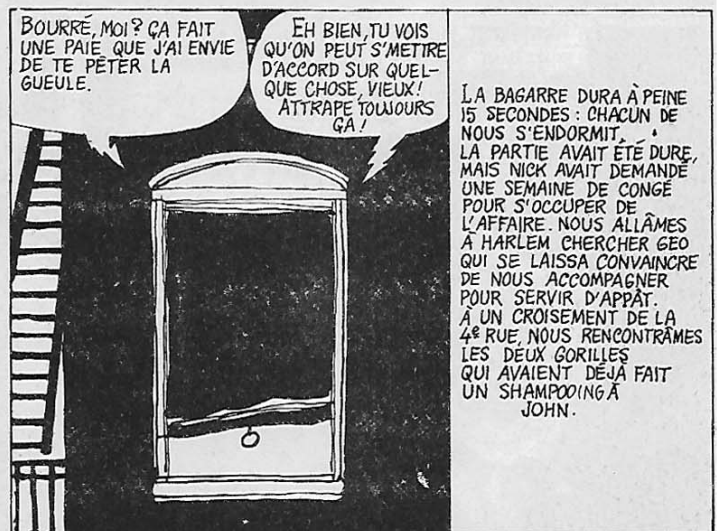


JE ME RÉVEILLAI HALETANT, CONFUS ET À BOUT DE FORCES. OLMO ET BLACK M'AVAIENT DÉFINI COMME MALADE SAMARITAIN ET FORT, TOUT ÇA EN MÊME TEMPS, CE QUI ME DONNAIT UNE IMPORTANCE QUE JE N'AURAIS JAMAIS PENSÉ AVOIR. C'ÉTAIT UNE HISTOIRE INACHEVÉE ...UN RÊVE OUVERT... JE RESTAI ENCORE COUCHÉ UNE BONNE HEURE AVANT DE ME LEVER, À ESSAYER DE RÉFLÉCHIR... JE M'ÉTAIS PROMIS UNE FOIS DE PLUS, D'ALLER AU GYMNASÉ POUR FAIRE UN PEU D'EXERCICE ... VA T'FAIRE FOUTRE, ALLACK SINNER.



POUR VAN THIEU, LES JOURS SONT COMPTÉS. PUTAIN ! ET LES SOUFFRANCES DE JOHN ET DES AUTRES GARS COMME JOHN, QUI EST-CE QUI LES LEUR PAIE ?... NICK, NICK... LUI, IL DOIT POUVOIR M'AIDER...

JE TÉLÉPHONAI À NICK MARTINEZ JE LUI DEMANDAI DE LE VOIR À TITRE PERSONNEL. IL ME DIT QU'IL N'Y AVAIT RIEN DE PERSONNEL ENTRE NOUS. JE LUI DEMANDAI DE M'ACCORDER UNE TRÊVE. IL M'ENVOYA ME FAIRE FOUTRE NOUS NOUS RENCONTRÂMES DANS LA 5^{ème} RUE.





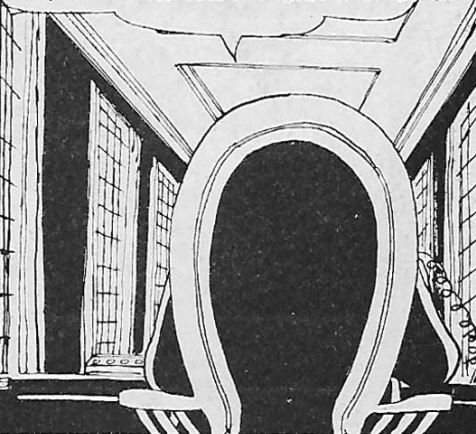
LE PREMIER PAS ÉTAIT FAIT
MAIS IL Y A UN VIEUX CODE
QUE NICK ET MOI CONNAISSONS
PARFAITEMENT: JAMAIS LES
GORILLES NE DÉNONCERAIENT
LEUR PATRON. ILS LE CRAIGNAIENT
ET LUI FAISAIENT D'AVANTAGE
CONFIANCE QU'À LA LOI... EN
QUOI ILS AVAIENT RAISON.
UNE SEMAINE S'ÉCOULA.
NICK RETOURNA À SON
TRAVAIL. J'ESSAYAIS
D'EN FAIRE AUTANT.



J'ÉTAIS EN TRAIN DE ME DEMANDER COMMENT FAISAIENT LES CLIENTS POUR PARVENIR JUSQU'À MA PORTE SANS SE LAISSER TENTER PAR LA CONCURRENCE, LORSQUE LE TÉLÉPHONE SONNA. SOLUTION DU PROBLÈME. GÉNÉRALEMENT, LES CLIENTS ME TÉLÉPHONAIENT. J'EUS L'IMPRESSION D'ÊTRE GÉNIAL.



J'ESPÈRE QUE VOUS ÊTES AUSSI EFFICACE COMME DÉTECTIVE QUE COMME STANDARDISTE. J'AI UN PROBLÈME QUE VOUS DEVEZ POUVOIR RÉSOUDRE. VENEZ À MON BUREAU : 5^e AVENUE, À L'ANGLE DE LA 10^e RUE, 4^e ÉTAGE. JE VOUS Y ATTENDS À 3H½.



IL RACCROCHA SANS ATTENDRE LA RÉPONSE. J'AI DÉJÀ ENTENDU DES VOIX FROIDES ET AUTORITAIRES, MAIS CELLE DE CET INDIVIDU LES BATAIENT TOUTES. ET ELLE AVAIT LE POUVOIR DE SE FOUTRE DE LA GUEULE DE SON PROCHAIN.



J'ARRIVAI À 3H½, PILE. AUTREMENT DIT, J'OBEÏS.



BIEN ENTENDU, CE TYPE ÉTAIT UN HOMME D'AFFAIRES. JE ME DEMANDAIS CE QU'IL POUVAIT BIEN IMPORTER ET EXPORTER.

J'ATTENDAIS UNE HEURE, SANS QUITTER DES YEUX LA SECRÉTAIRE.



LE GROS BONNET DAIGNA ENFIN ME RECEVOIR.

ASSEYEZ-VOUS, MR. SINNER. ET NE FUMEZ PAS, S'IL VOUS PLAÎT.



AVANT TOUTE CHOSE, J'AIMERAIS QUE VOUS SACHIEZ QUE JE NE M'OCCUPE PAS DE DIVORCES, ET...

NON, IL NE S'AGIT PAS DE ÇA.



IL SE RETOURNA ET SE DIRIGE VERS SON FAUTEUIL EN ME REGARDANT DROIT DANS LES YEUX. LES SIENS ÉTAIENT DE COULEUR DIFFÉRENTE.

IL Y A DES GENS QUI SONT EN TRAIN DE METTRE LEUR NEZ DANS MES AFFAIRES SANS QUE JE LE LEUR AIE DEMANDÉ.



DES AFFAIRES DE QUEL GENRE?

NOUS VERRONS CELA EN TEMPS VOULU. QUE PENSEZ-VOUS DU STYLE DE VIE AMÉRICAIN, MR. SINNER?



DANS UN SENS... VOUS ÊTES DÉTECTIVE PRIVÉ, DONC VOUS CROYEZ À L'INITIATIVE PRIVÉE ET VOUS EN VIVEZ. LA PLUPART DES AMÉRICAINS NE PENSENT PAS À TOUTES LES POSSIBILITÉS QUI S'OFFRENT À EUX, ILS SE CONTENTENT D'EN PROFITER. LES AUTRES Y PENSENT À L'ENVERS, C'EST-À-DIRE DU POINT DE VUE DE L'ENNEMI...



DANS CE PAYS, DES POSSIBILITÉS SONT OFFERTES À CHACUN. DE CE FAIT, IL ME PARAÎT JUSTE D'ÉLIMINER CEUX QUI ATTENDENT À CETTE LIBERTÉ DE CHOIX. VOUS NE CROYEZ PAS? LES NOIRS, PAR EXEMPLE—DES GENS QUE JE CONNAIS "DE L'INTÉRIEUR"—OU BIEN LES PORTORICAINS; ILS N'ONT PAS BU, POUR LA GRANDE MAJORITÉ, SAISIR CE QUI S'OFFRAIT À EUX.



JE COMMENÇAIS À PERDRE PATIENCE.

POURQUOI M'AVEZ-VOUS APPELÉ, MR. LINCOLN?



IL Y A UN DÉTECTIVE PRIVÉ QUI FAIT MAUVAIS USAGE DE L'INITIATIVE PRIVÉE: IL S'OCCUPE DE MES AFFAIRES SANS QUE JE L'AIE CHARGÉ D'AUCUNE D'ENTRE ELLES—IL SE PREND POUR UN CITOYEN À LA BONNE CONSCIENCE...

JE NE COMPRENAIS RIEN DU TOUT. JE PENSais QU'IL ÉTAIT FOU. JE ME LEVAI POUR PARTIR.

MR. SINNER, JE DONNE À CETTE SOCIÉTÉ CE QU'ELLE ME DEMANDE, ET PAS UN GRAMME DE PLUS-NE FUMEZ PAS, JE VOUS EN PRIE.

LES LIMITES DE LA LOI SONT UNE CONVENTION, N'EST-IL PAS VRAI ? AINSI, CE DÉTECTIVE QUI EST EN TRAIN D'USER MA PATIENCE SANS QUE JE PAIE POUR CELA, AGIT EN DEHORS LA LOI. VOUS SAISISSEZ ?



QUAND JE JOUAI AU BASEBALL, ON M'A DONNÉ UN SURNOM: LE FILANDREUX. CE SURNOM M'EST RESTÉ. IL NE VOUS DIT RIEN, MR. SINNER ? EN TOUTE FRANCHISE, JE SOUHAITE NE PLUS JAMAIS ENTENDRE PARLER DE VOUS.



JE RESTAI PARALYSÉ. PUIS JE RÉAGIS.

LES HOMMES D'AFFAIRES N'ASSASSINENT PLUS EN PLEINE RUE, ET NE FONT PLUS BASTONNER LES GENS. AUJOURD'HUI, TOUT CELA SE FAIT AU VIET-NAM. VOUS ÊTES PLUTÔT DÉMODÉ, MR. LINCOLN.



HA, HA, HA. LE VIET-NAM, ELLE EST BIEN BONNE, CELLE-LÀ ! HA, HA. VOUS ÊTES CINGLÉ. HA.

TOUTE PERSONNE CONNAISSANT UN TANT SOIT PEU LES ÉTATS-UNIS, AURAIT COMPRIS QUE SES PAROLES ÉTAIENT BIEN PLUS UNE MENACE DE MORT QU'UN AVERTISSEMENT: IL FALLAIT DONC QUE JE M'ÉLOIGNE ET QUE JE ME TIENNE TRANQUILLE. LES RICANEMENTS DU FILANDREUX. ME PERFORERENT LES TYMPANS. TOUTE LA NUIT, JE VÉRIFIAI L'ÉTAT DE MES FINANCES: 650, 35 DOLLARS NE ME PERMETTRAIENT PAS DE PASSER DE LONGUES VACANCES, MAIS C'ÉTAIT UNE SOMME APPRÉCIABLE. JE PRIS UN BILLET POUR LOS ANGELES ET ME DIRIGAI VERS L'AÉROPORT.

JE DEVAIS PRENDRE L'AVION DE 10 HEURES. MAIS COMME JE NE VOULAIS PAS VOYAGER SEUL, JE PRIS UN AUTOSTOPPEUR.

J'AI EU DE LA CHANCE. EN GÉNÉRAL ON NE NOUS PREND PAS. LES GENS NE NOUS ACCEPTENT PAS. ON LEUR FAIT PEUR...



UN JOUR, J'AI CONNU UNE PERSONNE QUI VOUS RESSEMBLAIT. ELLE ME PLAISAIT BEAUCOUP...



CE COMPLIMENT M'EMBARASSAIT. CES DERNIERS TEMPS, J'AVAIS PLUTÔT ÊTE HABITUÉ À LA DURETÉ.

NOUS ARRIVÂMES À L'AÉROPORT. ON M'ATTENDAIT. JE N'ÉTAIS PAS ARMÉ. LA CONVERSATION S'ARRÊTA DÉFINITIVEMENT.



JE COMMENÇAI À ME RÉVEILLER COMPLÈTEMENT HÉBÉTÉ. J'AVAIS DE TELLES DOULEURS À LA TÊTE, QUE C'EN DEVENAIT PRESQU'UNE JOUISSANCE. J'ÉTAIS ASSIS MAIS JE NE SENTAIS PAS LA CHAISE. JE SAVAIS QUE J'ÉTAIS ATTACHÉ, MAIS JE N'AVAIS PAS DE MAINS. CHACUNE DE MES PAUPIÈRES PESAIT UN QUINTAL... ET MON SANG?... S'IL CIRCULAIT ENCORE, C'ÉTAIT AVEC LA FLUIDITÉ DU GOUDRON. J'OUVRIS LES YEUX. UN VISAGE DÉFORMÉ ME REGARDAIT, UNE BOUCHE ME PARLAIT, MAIS JE N'ARRIVAIS À SAISIR QUE DE VAGUES BRIBES DE PHRASES...





LES PETITES DÉLICATESSES NE SE FIRENT PAS ATTENDRE.



DEUX SIÈCLES S'ÉCOULÈRENT. LA GUERRE ATOMIQUE ÉTAIT TERMINÉE, MAIS CELLE DU VIET-NAM CONTINUAIT. LE FILANDREUX AVAIT ÉTÉ DÉCORÉ. LE PLANCHER ÉTAIT MOELLEUX ET GÉLATINEUX. MA SOEUR ME TÉLÉPHONAIT. LA PIÈCE AVAIT DEUX KILOMÈTRES DE PROFONDEUR. LE FILANDREUX BUVAIT DU CHAMPAGNE QUELLE SOIR. ON ME SERVAIT UN VERRE D'EAU GLACÉE. UNE VESSIE DE GLACE SUR LA TÊTE. LES SOINS D'UNE TANTE, VIEILLE FILLE ET FRUSTÉE.



BIEN, PUISQUE CE N'EST PAS SUFFISANT, MES GARS VONT APPLIQUER LA MÉTHODE DITE DE LA PATIENCE INFINIE. CELA VA CONSISTER À VOUS DÉCOUPER EN TOUTS PETITS MORCEAUX. PARLEZ !

JE N'AI RIEN À DIRE, FILANDREUX. RIEN. LAISSEZ-MOI TRANQUILLE. OU ALORS, TUEZ-MOI UNE FOIS POUR TOUTES

IL SE REND, RICO. IL PRÉFÈRE LA MORT. UNE BONNE RÉCOMPENSE POUR QUI A ÉTÉ FOURRER SON MUSEAU LÀ OÙ IL NE DEVAIT PAS.

C'EST MON MÉTIER, ORDURE !



J'APERÇUS UN VISAGE MASQUÉ EN TRAIN DE NOUS ÉPIER DERRIÈRE LA LUCARNE.

MAIS D'UN SEUL COUP LA PIÈCE SE REMPLIT DE CAGOULES... ELLES ÉTAIENT RÉELLES.



NE BOUGEZ PAS !





C'ÉTAIT L'ENFER. OUI, ASSURÉMENT, J'ÉTAIS MORT ET J'ÉTAIS EN TRAIN D'EXPIER MES PÉCHES.



PRENDS ÇA, CREVURE ! TU NE TUERAS PLUS PERSONNE.

CETTE VOIX ME DISAIT QUELQUE CHOSE.



TRANSPORTEZ-LE DANS LA CAMIONNETTE, VITE !

UNE FAÇON DE PARLER TERRIBLEMENT FAMILIÈRE.

SOUS MOI QUELQUE CHOSE BOUGEAIT. C'ÉTAIT SANS DOUTE LES ROUES DE LA FAMEUSE CAMIONNETTE. QUELQU'UN S'AMUSAIT AVEC MON CORPS.



IL EST TRÈS MAL. IL FAUDRAIT L'EMMENER À L'HÔPITAL.

PAS QUESTION. ON VA LE LAISSER SUR LE BORD DE LA ROUTE ET TÉLÉPHONER. ON NE PEUT PAS FAIRE AUTREMENT.

D'UN SEUL COUP, JE REVINS À MOI. C'ÉTAIT LA VOIX D'OLMO.

ILS ME FIRENT DESCENDRE ET M'INSTALLÈRENT SUR UN BANC DANS UN PARC. LA VOIX ME PARLA.

NE VOUS INQUIÉTEZ PAS, MON VIEUX. L'AMBULANCE SERA LÀ DANS DEUX MINUTES. VOUS NE VOUS SOUVENEZ DE RIEN. JE VOUS DEMANDE D'ACCEPTER CETTE CONDITION. ADIEU.



J'EUS ENVIE DE PLEURER.

QUAND JE LES VIS S'ÉLOIGNER, JE ME SENTIS AFFREUSEMENT SEUL. L'AMBULANCE ME TRANSPORTA À L'HÔPITAL, OÙ J'ÉTAIS UN BON CLIENT. LES PREMIERS JOURS, ON M'INTERDIT LES VISITES... VISITES : DRÔLE DE MOT. À TRAVERS LA PORTE, JE POUVAIS RESPIRER L'ODEUR FÉTIDE DES POULETS QUI SE TENAIENT DERRIÈRE. LE PREMIER À ENTRER, FUT MARTINEZ. JE LUI RACONTAI TOUT, EXCEPTÉ QUE J'AVAIS RECONNU LA VOIX D'OLMO.

CURIEUSE AFFAIRE, VIEUX. S'IL S'ÉTAIT AGIT D'UNE SIMPLE AFFAIRE DE BANDES, ILS NE T'AURAIENT PAS LAISSÉ EN VIE, ET N'AURAIENT PAS PRÉVENU L'HÔPITAL. ON PEUT EN DEDUIRE QUE CES PISTOLEROS SONT TRÈS HUMAINS - DANS QUELLES SALADES ES-TU ALLÉ TE FOURRER?

JE T'AI DIT TOUT CE QUE JE SAIS. LES INTERROGATOIRES, J'EN AI RAS L'BOL. COMME TU PEUX L'IMAGINER, J'AI DÉJÀ EU MA DOSE...

AU FAIT. QUAND ILS T'ONT EMBARQUÉ, ILS ONT BUTÉ UN HOMOSEXUEL QUI ÉTAIT AVEC TOI. VEUX-TU QUE JE DISE À TON AMIE QUI EST LÀ-DEHORS, QUE TU AS CHANGÉ TES HABITUDES?

NICK - PENSAI-JE, NICK MON AMI, POURQUOI FAUT-IL QUE TU SOIS À CE POINT FLICARD, À CE POINT RIDICULE

LORETTA AVAIT L'AIR AFFOLÉE PAR MON ASPECT PHYSIQUE.

SALUT, ALACK.

SALUT. TU ES VENUE CONTEMPLER MES BEAUTÉS SANS FARD?

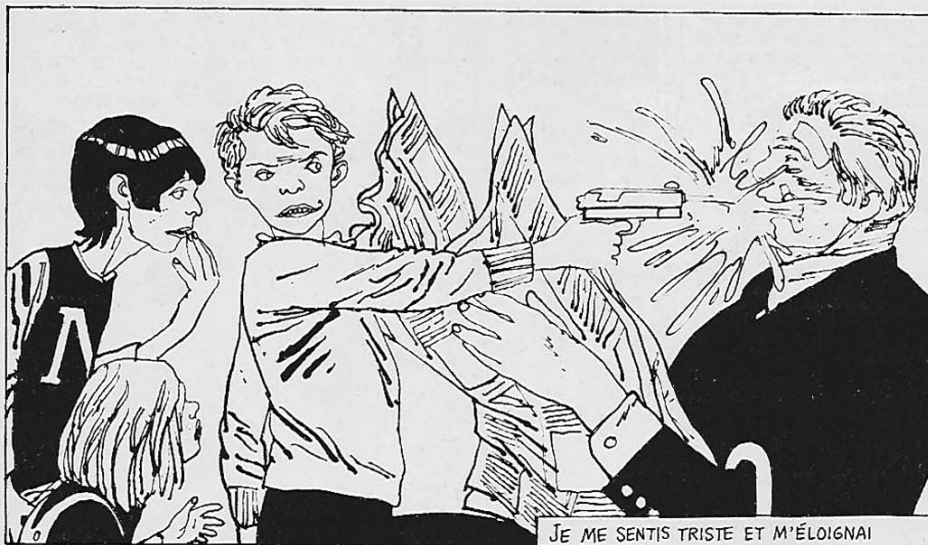
ALACK...

QUOI?

NON... RIEN, RIEN. JE SOUHAITE QUE TU AILLES MIEUX TRÈS VITE, AUREVOIR.

BIENTÔT, J'ALLAIS MIEUX. SI LE FAIT DE SE SENTIR TOUT VIEUX, TOUT CABOSSÉ, PEUT VRAIMENT CORRESPONDRE À UN 'MIEUX'.

POUSSE-TOI, JOE, TU SAIS BIEN QUE JE SUIS PLUS RAPIDE QUE TOI AU PISTOLET.



JE ME SENTIS TRISTE ET M'ÉLOIGNAI



J'AURAIS TOUJOURS DU ME PROMENER LE JOUR, POUR ME SENTIR PROTÉGÉ.



SOLDAT DU VIET-NAM, TU AS LE BLUES, TU ES UN GRAND MUSICIEN NOIR, L'HOMME DU FUTUR... JOHN, VIET... BLUES... VIET-BLUES.

UNE SEMAINE S'ÉCOULA-
MES ARTICULATIONS
REVINRENT À LEUR PLACE,
ET LES QUELQUES IDÉES
QUE J'AVAIS ENCORE SUR
LA VIE, SE RÉAJUSTÈRENT
TRANQUILLEMENT. MÊME
LA NOSTALGIE ME REVINT.
J'APPELAI LORETTA ET
NOUS ALLÂMES AU TRANE'S.
JE ME SENTAIS ÉTRANGE-
MENT BIEN... HEUREUX,
PRESQUE. JOHN SMITH ET
SON TRIO ÉTAIENT EN
TRAIN DE JOUER.



REGARDE JOHN. IL
VA BIEN, ÇA SE
VOIT.

ALACK, JE T'AIME.
JE VEUX ME
MARIER AVEC
TOI.



JE VOULAIS TE LE DIRE
À L'HÔPITAL QUAND JE
SUIS VENUE TE VOIR, MAIS
JE N'EN AI PAS EU LE
COURAGE.



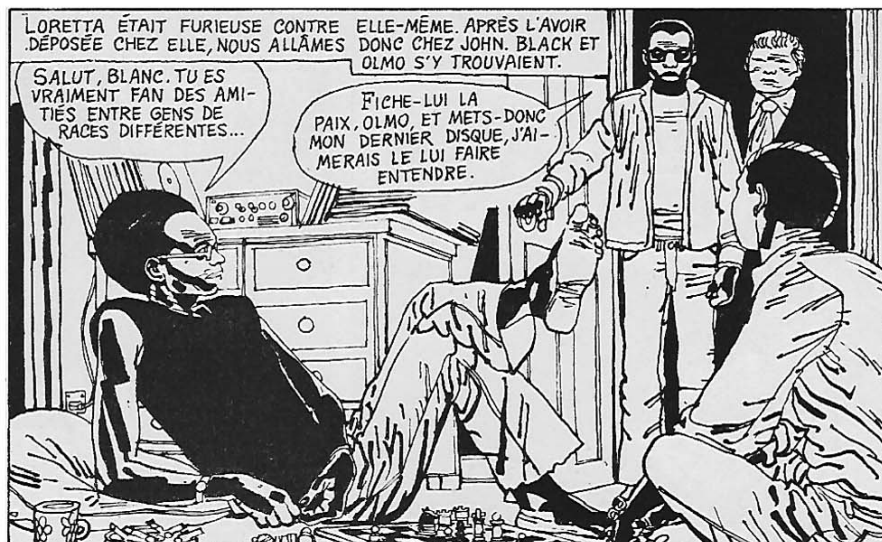
LA DERNIÈRE FOIS QU'ON M'A FAIT CE
GENRE DE PROPOSITION, J'AI ACCEPTÉ: J'AI
MAL FAIT. JE TE TROUVE VRAIMENT SYM-
PATHIQUE, MAIS JE SAIS QU'EN RÉALITÉ
TU NE M'AIMES PAS, TU TE SENS SEULE.
SANTÉ!

SANTÉ, ALACK.



JOHN S'APPROCHA DE NOUS. C'ÉTAIT UN
AUTRE HOMME. SALUT, LES AMIS,
J'AI TERMINÉ, VOUS VENEZ
BOIRE UN VERRE À
LA MAISON...

MOI.
JE SUIS
FATIGUÉE.
RACCOMPAGNEZ-
MOI D'ABORD, APRÈS
VOUS FEREZ CE
QUE VOUS VOUDREZ.



LORETTA ÉTAIT FURIEUSE CONTRE ELLE-MÊME. APRÈS L'AVOIR DÉPOSÉE CHEZ ELLE, NOUS ALLÂMES DONC CHEZ JOHN. BLACK ET OLMO S'Y TROUVAIENT.

SALUT, BLANC. TU ES VRAIMENT FAN DES AMITIÉS ENTRE GENS DE RACES DIFFÉRENTES...

FICHE-LUI LA PAIX, OLMO, ET METS-DONC MON DERNIER DISQUE, J'AIMERAI LE LUI FAIRE ENTENDRE.



AH, UN DISQUE ?

Ouais, ça s'appelle le viet-blues. Tu te souviens peut-être que j'ai été au vietnam... bien sûr, puisque c'est ici même que je t'ai raconté l'histoire et qu'ils étaient là aussi... tu sais pas ? Le filandieux s'est fait buter. Écoute cette musique.



MES YEUX RENCONTRÈRENT CEUX D'OLMO. LA MUSIQUE ÉTAIT COMME TOUJOURS : ÉTRANGE.

MERCI, OLMO

Ce n'est pas pour vous que nous l'avons fait. Nous avons des raisons plus importantes. De toute façon, service pour service : John est vivant, vous êtes vivant. J'espère que tout ça restera entre nous. La vie de nombreux frères et sœurs est en jeu.



J'ÉTAIS DANS UN ÉTAT DE FUREUR TERRIBLE, MAIS JE NE POUVAIS PAS LE MONTRER.

AVANT DE M'EN ALLER, J'AIMERAI VOUS EXPLIQUER QUELQUE CHOSE : VOS ENNEMIS SONT AUSSI LES MIENS. MAIS UNE CHOSE NOUS DIFFÉRENCIE : JE SUIS UN SCEPTIQUE, JE N'AI AUCUN ESPOIR, JE CROIS SEULEMENT À L'AMITIÉ. TANDIS QUE VOUS, VOUS AVEZ TOUT DEVANT VOUS. NE M'INTERROMPEZ PAS. JE MOURRAI PEUT-ÊTRE POUR MON BOULOT, ET PAS FORCÉMENT DANS UN LIT...



MAIS CELA NE VEUT PAS DIRE QUE JE NE ME RENDE PAS COMPTE DES CHOSSES. VOUS COMPRENEZ ? J'ESSAIE DE PASSER INAPERÇU MAIS JE NE SUIS PAS AVEUGLE. JE CROIS AUTANT À LA LOI, QUE VOUS...

LA DIFFÉRENCE, C'EST QUE VOUS NE CROYEZ PAS À LA LOI ALORS QUE NOUS, SI. ELLE EXISTE. NOUS SAVONS QU'ELLE EST UN INSTRUMENT DE LA CLASSE DOMINANTE, ET NOUS CHERCHONS À LA DÉTRUIRE. VOUS ÊTES MORT. PERSONNELLEMENT J'EN SUIS DÉSOLÉ.



JE RENTRAI CHEZ MOI ET ME MIS À LIRE LE JOURNAL DISTRAITEMENT.

NATURELLEMENT, CETTE CONVERSATION AVEC OLMO AVAIT GÂCHÉ LA SOIRÉE. D'UN JOUR OÙ L'ON M'AVAIT DEMANDÉ EN MARIAGE, ET OÙ J'AVAIS REVU UN AMI AUTREFOIS IRRÉCUPÉRABLE, MAINTENANT SAIN ET SAUF. SI L'ON PEUT EMPLOYER CE GENRE DE TERMES DANS UNE VILLE COMME CELLE-LÀ. JE M'ENDORMIS EN REGARDANT UNE PHOTO DANS LE JOURNAL : ELLE REPRÉSENTAIT LE PRÉSIDENT AVEC UN BÉBÉ VIETNAMIEU DANS LES BRAS. JE RÉVAI QUE LE PRÉSIDENT LE SERRAIT JUSQU'À L'ÉTOUFFER PUIS LE MANGEAIT... IL LE MANGEAIT SANS APPÉTIT.

MURZ-SAMPAO
FIN DE L'ÉPISODE

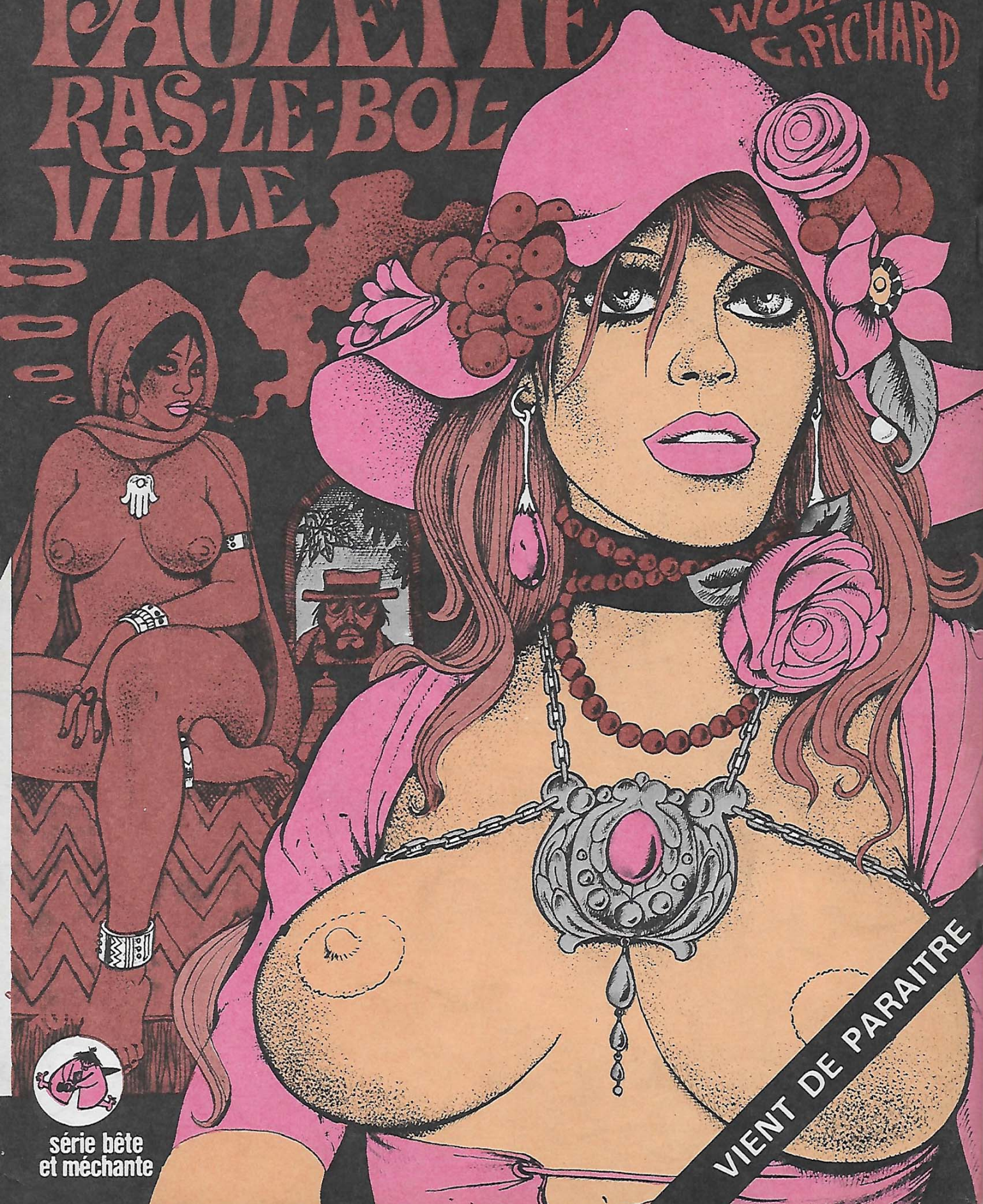


*Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI en 1975,
tout en sachant qu'ils avaient
tort de ne pas l'acheter
en 1965 ?*

*Qu'ils
crèvent !*

PAULETTE RAS-LE-BOL VILLE

WOLINSKI
G. RICHARD



série bête
et méchante

VIENT DE PARAITRE